

## Bulletin de liaison décembre 2025

La lettre qui relie les Académiciens

### Editorial

Le bulletin académique connaît des périodes fastes et des périodes maigres. Tantôt il manque de matière, tantôt, il en a trop mais ne nous plaignons pas car cela enrichira notre revue. Ce dernier numéro toutefois pêche par abondance et les rédacteurs que nous sommes sont bien conscients que lire 70 pages dans le format électronique sur écran, est peut-être demander beaucoup à nos destinataires qui savent aussi que notre règle est de publier et de trier ensuite.

Mais ne nous plaignons pas malgré tout, car si les articles sont abondants dans les rubriques, vous constaterez qu'ils sont tous passionnants, chacun dans son domaine, que ce soit dans la partie historique, dans la partie de la chronique judiciaire ou dans l'évocation des grandes figures de la découverte des civilisations.

Par ailleurs, notre ami Jacques Le Gall, continue son éphéméride par lequel nous ouvrons le bulletin, c'est devenu une habitude que son talent rend agréable. Quel beau temps que ce temps où l'on prenait le temps de faire de la poésie et d'être attentif au monde alentour. Jacques Le Gall nous remet dans cette temporalité sensible et cela fait du bien.

Mais pour autant nous avons l'œil sur les événements et ceux qui nous occupent à l'académie actuellement tournent autour des prix littéraires : Marguerite de Navarre.

La réception au Parlement de Navarre pour le prix des collégiens attribué à Magali Léridan a été un franc succès et celui du grand Prix remis lors de la manifestation des Idées mènent le monde, tout autant.

Vous serez cependant attentifs au fait que la session académique n'est pas terminée et que deux manifestations nous attendent encore en décembre, la réception de madame Boileau (voir plus bas) et l'intronisation de nos désormais confrères : Mohamed Amara et Thierry Sagardoytho.

### SOMMAIRE

1. Editorial
2. Ephéméride
11. Conversations Académiques
24. Le jour de leur prix Goncourt
35. Brèves de lectures
41. Remise du prix Marguerite de Navarre
45. Vie de l'académie et des académiciens
46. Chroniques de nos Académiciens
69. Nécrologie

## EPHEMERIDE

### Tristan Derème : évocation de novembre

*Petit-neveu et petit-fils par sa mère des frères Reclus, issu par son père d'une lignée de grands médecins, Jean Labbé (18 octobre 1912 - 16 janvier 1985) a été reçu à l'Académie de Béarn en 1941. Marin (sur le cuirassé Richelieu, le croiseur Colbert, l'ancienne et la nouvelle Jeanne d'Arc), critique (introduction et notes pour la Correspondance Francis Jammes Arthur Fontaine, Gallimard, 1960), essayiste (Le Champ d'asphodèle d'Orthez, Mes grands d'Espagne ou le miracle de Carresse...), il fut aussi poète. Son premier recueil poétique, Béarn et Dédicaces, publié chez Debresse en 1933, fut couronné par l'Académie française et apprécié de Francis Jammes dont Jean Labbé devint l'ami, le disciple et le parfait connaisseur. Beaucoup plus tardif, le second recueil, Sonates et Préludes a quant à lui été publié chez Subervie, à Rodez, en 1984. On en extraira deux sonnets. Ou, car ce sont bien des compositions musicales, deux sonates, l'une encore automnale, l'autre déjà hivernale :*

#### Après-midi d'automne

Ô lumière à la fois transparente et compacte,  
Le monde autour de nous est comme un lac qui dort  
Et dont l'onde immobile où l'azur se réfracte  
À travers son cristal tient captif notre sort !

Tout est calme ; les monts, céleste cataracte,  
Prolongent sans faiblir leur lumineux effort  
Jusqu'à l'heure où le soir dans le froid se contracte  
Parmi l'odeur de brume et de feuillage mort.

Nul ne soupçonne ici mon bonheur solitaire :  
Je demeure invisible au milieu du mystère  
Où le beau jour s'épuise à force de surseoir ;

On n'entend plus qu'un char du côté du pressoir,  
Et l'image des monts au-dessus de la terre  
Reste au fond de mes yeux comme un grand miroir.

Se recommandant de « l'exemple de Lamartine », Jean Labbé a lui-même commenté, le second poème : « Je me souviens aussi d'un soir d'hiver où, rentrant à la tombée de la nuit à Orion, les Pyrénées occupaient l'espace avec une autorité si impérieuse que j'en restai le souffle coupé.

C'est cette impression que je me suis efforcé de traduire ici, et si j'ai jamais écrit quatre vers qui ne soient pas tout à fait dignes d'oubli, je pense que c'est ceux du second quatrain de ce sonnet. » Novembre, ici, penche vers l'hiver, la nuit descend tandis que le rêveur remonte le *Temps*, et que l'espace devient intérieur :

### Nocturne d'hiver

Cependant que l'espace où nul bruit ne circule  
Offre aux regards surpris le béant univers  
Et qu'un dernier rayon dans le soir qui bascule  
Fait briller sur leur front le sacre des hivers,

Les montagnes sont là dans l'ombre qui recule  
Jusque sur leurs sommets de neige recouverts,  
Comme un cygne endormi dans le beau crépuscule  
Qui rêve taciturne et les yeux grands ouverts.

La nuit descend, aveugle et douce ; je regarde  
Une dernière fois l'horizon où s'attarde  
Sur la cime des monts ce long reflet du jour

Et songe à mon enfance heureuse, sans contour,  
Et dont mon cœur empli de ténèbres ne garde  
Que l'ultime clarté de son premier amour.

Pour retrouver Jean Labbé et découvrir les articles qu'il fit paraître dans nombre de revues y compris les plus prestigieuses (*Nouvelle Revue française*, *Revue des Deux Mondes*, *La Table ronde*...), on pourra lire le fort volume que lui a consacré Georges Fauconnier : *Jean Labbé. Poète, écrivain, marin. Sa vie, son œuvre*, Éditions Gascogne, 2009. Lire aussi la préface de cette monographie, six pages méditatives que l'on doit à l'abbé Bégarie. Ce dernier et Jean Labbé s'étaient rencontrés pour la première fois en 1958 à Paris (*Closerie des Lilas*) à l'occasion de la remise du prix Francis Jammes au poète Georges Saint-Clair. Plusieurs rencontres et une substantielle correspondance s'ensuivirent. En 1981, c'est Jean Labbé qui prononça le discours de réception de l'abbé Bégarie à l'Académie de Béarn. Saint-Clair a par ailleurs fait de Jean Labbé l'un des modèles de Jacques d'Orion, personnage principal de *Caillebar ou le Dénombrement de Bethléem*, ce roman hélas demeuré inachevé bien qu'il ait tant de fois été remis sur le métier. Enfin, Saint-Clair a écrit, en moins de trois jours selon ses dires, un assez long poème qui compose un double hommage : à Jean Labbé et au château d'Orion, au cœur de la campagne béarnaise, sur un Chemin de Saint-Jacques de Compostelle.

Dans ce poème qu'il a intitulé « Orion 1920 », le poète des *Roses de la Brenta* propose en effet un beau portrait de l'enfant rêveur et quelque peu fugueur mais plein de promesses qu'était Jean

Labbé à huit ans : le [large col marin](#) de la troisième strophe annonce le futur capitaine de corvette ; le [petit lièvre](#) de la strophe cinq conduit inévitablement à Francis Jammes pour qui le lettré d'Orion se passionnera ; tout de suite après, le déjà poète de huit ans est rapproché de Rimbaud, l'inoubliable « Poète de sept ans » ; enfin, comme l'a écrit Marguerite Labbé, épouse de Jean Labbé et fille de Léon Bérard, elle-même fort sensible à la poésie, « le tableau s'élargit soudain, prenant l'ampleur d'un "largo" qui débouche sur l'éternité, comme un fleuve dans l'océan » : les trois derniers vers ramènent à Bernardin de Saint-Pierre et à son Saint-Géran dont Jammes perpétua le souvenir dans « Pour Virginie », la deuxième pièce de la plaquette *Vers* éditée à Orthez en 1892. Mais ce qui ressort avant tout du portrait de Jean Labbé, c'est l'homme de haute culture et « *l'homme intérieur* » en communion avec un domaine enchanté.

Le château d'Orion est ce domaine enchanté. Et Jean Labbé fut le « maître de cette colline au nom d'étoile ». Ce nom, à double titre, ne pouvait pas ne pas réjouir Saint-Clair, le poète de *Sidera somnos* qui passa tant de nuits, le front aux vitres, à contempler un ciel étoilé et « ces constellations carrées dont la merveille, unique de symétrie, est bien celle qui baptise » le domaine. Et puis il y a le [parc endormi](#) autour du château, la douce mer des collines jusqu'aux Pyrénées ([Des arrondis jusqu'aux montagnes](#)), ces [prés](#) et ces [lisières](#) où Francis Jammes promène à jamais sa barbe : [Broussaille de paille et de foin](#).



Église et château d'Orion © Jacques Le Gall



Saint-Clair ne donne pas les noms des personnages illustres qui fréquentèrent le château d'Orion (d'Emmanuel Berl à Henri de Régner, du peintre Ernest Bordes aux plus grands chirurgiens de Paris...). Lui suffit de s'appuyer sur un tableau rayonnant de paix et de civilité (de civilisation). La troisième strophe du poème est en effet la description littéraire d'une œuvre d'art, une *ekphrasis* (comme disent les savants). Elle décrit très précisément, et sans en faire mystère puisque le nom du peintre est prononcé et souligné par des italiques, le tableau de Bazille intitulé *Réunion de famille* (1867). L'abbé Bégarie, fin connaisseur de la peinture et des peintres, possédait le livre de François-Bernard Michel : *Bazille (1841-1870)*, Grasset, 1992 (le tableau fait la couverture de ce livre) :



René Bazille, *Réunion\_de\_famille*, musée d'Orsay, Paris

Orion 1920

*I.M. Jean Labbé*

Les parfums et les friandises  
Du thé des cinq heures d'Orion  
Quand la cloche donnait la note  
De votre humaine perfection,  
Gens de Paris ! Qui retrouviez  
En ces jours de grandes vacances

Votre domaine béarnais  
Touffu de songe et de silence

Gens du château – comme disait  
Le village parlant de vous,  
Après sa messe du dimanche

Vos vestes noires d'alpaga  
Vos robes à blancs de jonquille  
Et toi de large col marin  
Vous étiez là tel ce *Bazille*  
Où s'éploie sous un marronnier  
Toute une assemblée de famille

Des arceaux de la roseraie  
À la cuisine aux confitures,  
Tout murmurait à l'unisson  
Des abeilles restées divines  
Depuis les lèvres de Platon

Dos arrondis jusqu'aux montagnes  
Vos prés n'étaient qu'une autre fable  
Parmi les pies et les grillons.  
Mais tu rêvais du petit lièvre  
Que tu savais vivre de rien,  
D'un brin d'école buissonnière  
Là-bas, là-bas sur les lisières  
Où comme lui pris du besoin  
Davoir un gîte pour mémoire,  
Tu aurais dormi jusqu'à t'y croire  
Un peu complice, un peu voisin  
De la barbe de Francis Jammes :  
Broussaille de paille et de foin.

Comme Rimbaud dans son grenier  
Vendeur de poivre et de café  
Tu étais l'enfant qui disparaît  
de sa chambre sage et rangée  
Pour celle qu'emplissent les combles,  
Où solitaire tu écoutais  
Le vieux midi battre son blé  
Sur la pente ardoisée des mondes

Et la lune lente à rejoindre  
Vous tous sur la terrasse en fleurs,  
Tu voyais sourdre de vos linges  
(Coton virginien, soie des Indes)  
Le blanc d'Océan des planteurs.

## DÉCEMBRE

*L'année va s'achever. Il est temps de boucler la boucle. Il aurait fallu y intégrer d'autres poètes. Citons au moins, extrait de Résurgences, une plaquette parue en 1978, ce vers de Jean Lebrau, poète-vignerons des Corbières, amoureux de la Vallée Heureuse, reçu à l'Académie de Béarn en 1943 :*

*Au miroir de l'hiver je retrouve l'enfance.*

*Et retrouvons, tour à tour mais ici rassemblés, ceux dont on a rappelé quelques vers, quelques phrases. Retrouvons-les, formant un « Cercle », à la lumière des pensives rêveries de Gaston Bachelard, lequel fit cet aveu : « J'aimerais mieux, je crois, manquer une leçon de philosophie que manquer mon feu du matin » ; et cette remarque : « La rêverie travaille en étoile. Elle revient à son centre pour lancer de nouveaux rayons ».*

\*

*Francis Jammes et De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir, son premier grand recueil (1898). Il a tout juste vingt ans quand il écrit « Il va neiger... » et que son ami Charles Lacoste recopie ce poème d'hiver dans un carnet secret intitulé Moi. Ici, seront seuls cités les quatre premiers vers de cette élégie dédiée à Léopold Bauby, conservateur du musée des Beaux-Arts de Pau et membre de l'Académie de Béarn dès 1924. « Il ne faut qu'un soir d'hiver, que le vent autour de la maison, qu'un feu clair, pour qu'une âme douloureuse dise à la fois ses souvenirs et ses peines », a écrit Bachelard :*

*Il va neiger...*

*À Léopold Bauby*

*Il va neiger dans quelques jours. Je me souviens  
De l'an dernier. Je me souviens de mes tristesses  
Au coin du feu. Si l'on m'avait demandé : qu'est-ce ?  
J'aurais dit : laissez-moi tranquille. Ce n'est rien.*

*Paul-Jean Toulet et ses Contrerimes qui, méthodiquement, à la faveur de longues absinthes, se plut à méditer des poèmes très courts dans le goutte à goutte de mots lentement choisis :*

## LXIII

*Toute allégresse a son défaut  
Et se brise elle-même.  
Si vous voulez que je vous aime,  
Ne riez pas trop haut.*

*C'est à voix basse qu'on enchante  
Sous la cendre d'hiver  
Ce cœur, pareil au feu couvert,  
Qui se consume et chante.*

*Tristan Derème et sa Ver dure Dorée, résolu à aimer, c'est-à-dire à ne céder ni aux tristesses « à l'eau de rose » ni à la noire déréluction :*

## XLVII

*Girouette, tu peux crier sur les ardoises,  
Grincer comme une dent sur d'acides framboises !  
Hiver, tu peux lancer aux vitres tes grêlons  
Qui bourdonnent comme une averse de frelons,  
Qu'importe ! Hiver, brandis tes trompettes de cuivre  
Et déchaîne tes chiens sur la route de givre  
Et les chevaux des ouragans ! Je m'en bats l'œil !  
Je m'en bats l'œil ! Je lis des vers dans mon fauteuil !  
Beauté des jours ! Beauté des livres et des lèvres !  
À mon coupé, j'attellerai cent douze lièvres.  
Sous l'azur plus vibrant qu'une aile de perdrix,  
Et j'irai vers les bois que mon rêve a fleuris !*

Paul de Lagor et son *Vieux Béarn*, sur lequel se penche une dernière fois M. Henri, « seul avec ses souvenirs », lui aussi devant un feu qu'il attise en jetant sur les bûches de chêne « une poignée de rafles de maïs ». Et voilà bien, tel que l'a peint Bachelard, « l'homme pensif à son foyer, dans la solitude, quand le feu est brillant, comme une conscience de la solitude » :

31 décembre... C'est le dernier soir de l'année... Pendant que dans les villes se préparent les réveillons tapageurs, dans le silence et le recueillement notre gentilhomme aime à passer seul cette ultime veillée, – seul avec ses souvenirs...



Jean Labbé, que Georges Saint-Clair voulait, dans sa bibliothèque d'Orion, « un peu frère, spirituellement, de ces petits philosophes chers à la peinture chinoise, que l'on voit, par-dessus des rouleaux de nuées, assis dans de métaphysiques pavillons de verre. » Jean Labbé qui a dédié l'un de ses « trumeaux », celui de décembre, dans *Sonates et Préludes*, à Georges Saint-Clair qu'il reçut à l'Académie de Béarn en 1981 :

L'horizon tout entier se dresse telle une onde  
Qui reste suspendue au sommet de l'Hiver :  
Il semble que l'on touche, en ce gouffre entr'ouvert,  
Tour à tour le néant et la splendeur du monde !

Georges Saint-Clair enfin. Dans *Sidera somnos*, son dernier recueil, publié chez Atlantica en 2008, le poète a livré ce que l'on peut tenir pour un testament littéraire. En voici le début et la fin :

#### La soirée de décembre

Au petit reste de chez Justin  
I.M. Pierre Dartayette

Lorsque je serai mort, ne pourriez-vous sans bruit  
Vous pencher sur mes vers en petit groupe ami,  
Quand brille dans le gel l'altitude des anges.

[...]

Ô vous qui serez là devant la nuit qui monte  
Aussi ombreux en moi que je le fus au monde,  
Je ne voudrais pas plus que ce subtil amour  
Qui goûte le murmure et se rit du tambour.

Ces vers sont dédiés à un ami mort, prêtre comme le poète ; un peu plus largement aux rares derniers survivants qui, à Saint-Jo, le collège nayais, se réunissaient dans la chambre-bar-bibliothèque de Justin Laban, un autre ami prêtre ; et, si l'on agrandit le « Cercle », à tous les lecteurs espérés, nous peut-être :

\*

*L'année va s'achever. La boucle se boucler. Noël « luit comme un brin de paille dans l'étable ».*

*Jacques Le Gall*

e                      Cercle

Je n'ai d'amis que sous ma lampe  
 Là tous les absents se souviennent  
 Là tous les absents recommencent  
 À me chérir dans la lumière.  
 Prisonniers de mon seul regard  
 Je sais les voir de part en part  
 Et je sais comment leur répondre  
 Sans qu'il ne soit jamais trop tard  
 Témoins en qui je ne m'abandonne  
 Secrets intimes de mon cœur  
 À travers eux gîte et moissonne  
 Ce bruit d'abeille du bonheur.  
 Dans la clarté qui les assemble  
 Ils sont liés tous à me chérir  
 Et je ne sais plus les distancer  
 D'où leur voix ne pourrait venir.

Nuit du 28 Nov.

## CONVERSATIONS ACADÉMIQUES

---

Mardi 25 novembre à 16h, villa Lawrance : Conversation académique avec Bernard Berdou d'Aas

**Par Bernard BERDOU D'AAS**

### **CHAUVEAU-LAGARDE, DEFENSEUR DE CHARLOTTE CORDAY ET DE MARIE-ANTOINETTE**

---

C'est l'une des figures les plus prestigieuses du Barreau de Paris. Cet avocat officia à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, pendant la période révolutionnaire et, tout particulièrement durant la Terreur. Il interviendra dans les plus grands procès politiques devant le Tribunal révolutionnaire. Il sera ainsi le défenseur officieux du général Miranda, de Charlotte Corday d'Armont, de Marie-Antoinette, de Brissot, de Madame Roland, de Madame du Barry, de Madame Elisabeth, et de bien d'autres.

#### **1 - Les premières années**

Chauveau-Lagarde naît le 21 janvier 1756 à Chartres (sous le règne de Louis XV) dans une famille d'artisans. Son père Pierre Chauveau natif de Mer (aujourd'hui dans le Loiret) est maître perruquier, sa mère Marie-Magdeleine Lagarde est sans profession. Claude-François a un frère aîné, Pierre-François. On est perruquier de père en fils chez les Chauveau-Lagarde, les grands-pères de Claude-François étaient également perruquiers. Le métier de perruquier est un métier de haute qualification, lequel donne aux perruquiers certains privilèges. La corporation des perruquiers veille tout particulièrement à ses intérêts et n'hésitent pas à croiser le fer devant les tribunaux en 1775 avec les coiffeurs qui revendiquent le droit de coiffer et de friser les dames. Alors, si la profession bénéficie d'une certaine considération, les parents du jeune Chauveau-Lagarde sont de condition modeste.

Le jeune Claude-François fréquente le vieux collège Jean Pocquet de Chartres fondé au XVI<sup>e</sup> siècle. C'est un bon élève qui se distingue par un esprit vif. Ses succès scolaires lui valent une bourse d'études à la prestigieuse institution parisienne, le collège Sainte-Barbe (dont les origines remontent au Moyen-Âge – Ignace de Loyola y fut élève) où son frère, Pierre-François, qui est entré dans les ordres, est professeur. Chauveau-Lagarde quitte ainsi Chartres pour Paris, en 1771, il a à peine 15 ans. Il conservera toute sa vie une affection toute particulière pour cette période de sa vie à Chartres.

Sainte-Barbe est encore cette école qui érige l'effort en vertu. Notre jeune boursier y restera jusqu'au tout début des années 1780. Il gardera de ses années barbistes une certaine forme de rigueur dans l'approche de toutes choses et d'austérité aussi (il disait lui-même se nourrir de brouet noir et boire de l'eau de Seine).

Il fréquentera la faculté de droit de Paris, se destinant à la profession d'avocat. Les études durent 3 années. A partir du XVII<sup>e</sup>, l'âge minimum requis pour suivre des cours de droit est de 18 ans ; c'est donc à partir de 1774 que le jeune Chauveau-Lagarde poursuit des études juridiques. Les étudiants sont tenus d'assister aux cours et pour faire face aux velléités d'absentéisme, ces derniers doivent solliciter auprès de leurs professeurs des attestations d'assiduité, lesquelles sont requises pour prêter serment en qualité d'avocat.

Chauveau-Lagarde s'inscrit au Barreau de Paris le 5 mai 1783. Il est l'un des 600 avocats composant le Parlement de Paris en 1789. A la question quels ressorts ont poussé le jeune Chauveau-Lagarde à devenir avocat ? Nous ne savons pas exactement mais à cette époque le barreau faisait figure de refuge pour des esprits brillants et non fortunés, qui pouvaient espérer ainsi – du moins pour les plus talentueux - faire une carrière.

La première épreuve pour un jeune avocat est celle de la première plaidoirie devant la Grand' Chambre du Parlement. Nous savons que Chauveau-Lagarde ne gagnera pas son affaire mais c'est sans conséquence fâcheuse pour notre jeune plaideur car il recevra encouragements et même éloges de la Cour. Chauveau-Lagarde travaillera à la fin des années 80 auprès de Target, cet illustre confrère qui déclinera plus tard la défense du roi Louis XVI. Le temps du Parlement de Paris est compté en cette fin de siècle.

Nous avons une description physique de Chauveau-Lagarde. Selon l'un de ses contemporains, c'est un jeune homme d'un physique sec, de grande taille, d'une physionomie d'une extrême bienveillance.



## 2 – Une révolution dirigée contre les hommes de loi

Dans le contexte qui nous intéresse, il faut savoir que dès les premières années de la Révolution, les atteintes contre les hommes de loi sont très nombreuses. Le climat général est suspicieux à leur égard. On désigne volontiers les avocats du terme évocateur de *royaliste*, d'*antirévolutionnaire*, d'*aristocrate*. Les nouveaux maîtres érigent en droit naturel la défense et donne ainsi à tout citoyen le droit d'assister tout accusé. La justice révolutionnaire appartient au peuple. C'est ainsi que naît la défense officieuse. « *Qu'est-ce qui s'oppose à la République, si ce n'est les hommes de loi ?* » s'exclame à la tribune de la Convention, le bouillant Barère (ancien avocat



au Parlement de Toulouse, natif de Tarbes). Les ordres des avocats seront supprimés ainsi dès 1790. C'est un paradoxe ! Beaucoup d'avocats ont été en effet les premiers à soutenir et à animer les premières assemblées révolutionnaires (la « barreaucratie ». Certains d'entre eux sont devenus des personnalités en vue, tels Barnave, Pétion, Brissot, Robespierre, Barère, Danton, Saint-Just pour ne citer que les plus connus. Mais ils ne fréquentaient plus les prétoires alors que d'autres, comme Chauveau-Lagarde, avaient décidé de poursuivre leur ministère devant les juridictions sur tout le territoire de la République.

Notre Chauveau-Lagarde n'est pas insensible aux idées nouvelles. Il publie même dès 1789 une *Théorie des états-généraux ou la France régénérée*, véritable plaidoyer en faveur d'une monarchie constitutionnelle.

Peu de temps après l'exécution du roi Louis XVI, le 21 janvier 1793, la Convention institue le certificat de civisme, ce n'est ni plus ni moins qu'un passeport politique (il faut être un bon patriote) pour les hommes de loi devant les tribunaux (avocats, avoués, huissiers). Ce certificat de civisme est délivré par la commune du lieu de résidence et visé par le département. Ceux qui n'en n'ont pas font l'objet de soupçons. On affiche des placards au Tribunal révolutionnaire interdisant l'accès aux défenseurs officiels démunis de certificat. Mais selon Fouquier-Tinville « *c'est pour contenter le peuple* ». Ce même Fouquier-Tinville dira à Lavaux, un Confrère contemporain de Chauveau-Lagarde, que la loi imposait la présence au Tribunal révolutionnaire de défenseurs officiels, peu importe qu'ils aient un certificat de civisme ou non, car « *pour défendre des conspirateurs, il faut des aristocrates ; les patriotes ne s'en chargeraient pas.* »

Le nombre d'anciens avocats se réduit considérablement, ils sont 150 environ (sur 600) à vouloir ainsi courageusement poursuivre leur mission, beaucoup sans certificat de civisme (dont Chauveau Lagarde). Des défenseurs officiels sans certificat se trouveront désignés d'office et se présenteront devant le Tribunal (dont Chauveau Lagarde).

L'époque est surréaliste, on prône la régénération de l'homme, c'est-à-dire l'avènement d'un homme nouveau, débarrassé de ses oripeaux du passé, d'Ancien Régime. L'homme nouveau, sublimé par Robespierre, est un homme vertueux. Pour y parvenir, on décrète la rééducation de masse, on transgresse tous les repères d'antan (calendrier, noms des villes, prénoms, départements, tutoiement,...). Mais cette République vertueuse ne peut s'accommoder de conspirateurs. Dès lors, le pouvoir jacobin va s'attacher à éliminer tous ceux qui résistent, les contre-révolutionnaires, les *irré récupérables*, mais aussi les *indifférents* selon le mot terrible de

Saint-Just, tous ennemis de la Révolution. On imagine alors d'institutionnaliser la Terreur sous une forme prétendument légitime, celle d'un tribunal criminel extraordinaire, sans appel et sans recours au tribunal de cassation. La Convention signe par décret du 10 mars 1793 son institution. On l'appellera le Tribunal révolutionnaire, lequel sera un formidable instrument de dictature judiciaire. C'est la forme la plus paroxystique de l'idéologie de la Terreur. Composé de juges partiels et d'un accusateur public aux ordres, ses jugements sont immédiatement exécutoires, sans recours possible (jugement en blanc). Le Tribunal bénéficiera d'une attention particulière du pouvoir jacobin. La confusion des pouvoirs est alors telle que la justice se fait au club des Jacobins ou dans tout autre comité affidé et non à la barre.

Le Tribunal révolutionnaire est chargé de juger les entreprises contre-révolutionnaires. Il siègera dès le mois de mars 1793 jusqu'au 31 mai 1795. La personnalité la plus marquante est son accusateur public Fouquier-Tinville.

Le terrorisme d'Etat est ici le ressort essentiel, le moteur central de la nouvelle conception du pouvoir pour les robespierristes. Plus de 500 000 personnes seront emprisonnées sur tout le territoire de la République au cours de la Grande Terreur (à partir de septembre 1793).

Du 6 avril 1793 au 31 mai 1795, un nombre de 5 343 personnes seront traduites devant le Tribunal révolutionnaire, dont 2 793 seront condamnées à mort et exécutées (la profession des hommes de loi sera la profession la plus durement touchée).

### 3 - Charlotte Corday d'Armont

Et notre Chauveau-Lagarde ? Durant les années 1791, 1792 et début 1793, Chauveau Lagarde est amené à plaider principalement des affaires devant les juridictions civiles. En 1791, il plaide cependant en faveur de l'ancien maire monarchiste de Pont-à-Mousson (Trouard de Riolle), accusé de conspiration. Il obtient son acquittement ce qui lui vaut une apostrophe très violente de Marat, député montagnard, dans *l'Ami du Peuple* : « Tu Dieu Monsieur Chauveau, vous êtes bien difficile à contenter... De grâce, dites-nous d'où vient ce tendre intérêt pour un scélérat vil et atroce, lequel, dans l'espoir de rendre à ses maîtres un injuste empire sur une nation qui a rompu ses fers, se fait un jeu d'égorger cent mille citoyens, la fleur des enfants de la patrie. Ah ! Que ne puis-je croire qu'aveuglé par le désir de briller dans la nouvelle carrière où vous venez d'entrer, vous n'avez pas immolé le devoir à la soif de l'or... Quittez, quittez la carrière où vous venez de débiter d'une

*manière aussi scandaleuse, où vous venez de prostituer à la justification d'un coupable des talents qui ne doivent être employés qu'à la défense des innocents. Chauveau de la Gardez : vous ne serez désormais connu que pour un orateur qui outrage, sans pudeur, la bonne foi, insulte la raison, foule aux pieds la vérité, que pour le défenseur des scélérats.. L'Ami du peuple imprime aujourd'hui le cachet de l'opprobre sur votre front... »*

En avril 1793, Chauveau-Lagarde est désigné d'office pour défendre le général Miranda, un vénézuélien, sous les ordres du général Dumouriez (il participera aux victoires de Valmy et de Jemmapes). Miranda est accusé de trahison, pour négligence dans la défense de Maastricht. C'est la première grande affaire politique de notre plaideur. Il obtiendra son acquittement. Marat s'opposera à nouveau féroce à Chauveau-Lagarde dans son *Ami du Peuple* car il y verra un complot contre la Révolution.

Chauveau-Lagarde sait mieux que quiconque qu'un acquittement, une parole, un geste, lors d'un procès, pouvaient irrémédiablement faire basculer le destin du plaideur. Sa défense victorieuse du général Miranda le propulse au-devant de la scène.

Le 13 juillet 1793, Marat est assassiné par une jeune femme, venue de Normandie ; elle s'appelle Charlotte Corday d'Armont. Une jeune femme de 25 ans. On redoute d'autres attentats car les révolutionnaires y voient le signe d'un vaste complot. Charlotte Corday est arrêtée le jour même et conduite à la prison de l'Abbaye. Mise au secret, elle y reste jusqu'au 16 juillet pour être transférée à la Conciergerie, l'antichambre de la mort. Pendant ce temps, Fouquier-Tinville s'empresse de rassembler les pièces pour le procès. Les Montagnards de Robespierre (l'ultra-gauche) veulent voir dans l'assassinat de Marat la main des Girondins, députés modérés. Mais les preuves manquent. Charlotte est interrogée à la Conciergerie pendant des heures (du matin au soir). Elle se défend, elle a agi seule contre l'*Ami du peuple* ; elle n'a « *pas cru tuer un homme, mais une bête féroce qui dévorait tous les Français* », dira-t-elle. Le 17 juillet, elle comparaît devant le Tribunal révolutionnaire. La salle est bondée, le tout-Paris des sans-culottes s'est donné rendez-vous. La jeune femme impressionne par sa jeunesse et sa douceur. Elle avait désigné pour défenseur officieux un jeune député normand à la Convention, Doulcet de Pontecoulant. Le jour de l'audience, celui-ci ne se présente pas (la requête de Charlotte ne lui serait pas parvenue car le député se cache). Le président Montané se rend compte de son absence. A cet instant précis, il aperçoit dans le public Chauveau-Lagarde et le désigne d'office défenseur de Charlotte Corday, ainsi que l'y oblige la loi. Etait-il là pour voir celle qui avait tué son ennemi Marat ? Etait-il là

parce que ses affaires l'y avaient conduit ? Chauveau-Lagarde ne peut se dérober et s'exécute, franchissant la barrière de bois qui sépare le tribunal du public et vient s'asseoir près de Charlotte à la place réservée au défenseur. Charlotte le regarde sans lui adresser la parole, avec quelque inquiétude. C'est au tour de Chauveau-Lagarde de prendre la parole ; il ne connaît pas le dossier. Il a compris néanmoins que Charlotte revendiquait son crime ; il ne veut rien dire qui puisse flétrir son idéal. Sa plaidoirie sera courte, cherchant surtout à ne pas humilier la jeune femme. Il ne pouvait aller à l'encontre de l'évidence. Charlotte Corday est condamnée à mort ; elle a écouté le jugement avec une impassibilité surprenante. Au moment de quitter la salle d'audience, elle demande aux gendarmes de la diriger vers Chauveau-Lagarde. Parvenue près de lui, elle lui dit : « *Monsieur, je vous remercie bien du courage avec lequel vous m'avez défendue d'une manière digne de vous et de moi. Ces Messieurs - ajoute-elle en se tournant vers les juges - me confisquent mon bien ; mais je veux vous donner un plus grand témoignage de reconnaissance : je vous prie de payer pour moi ce que je dois à la prison, et je compte sur votre générosité.* » Chauveau-Lagarde accepta sa demande et s'acquitta de cette dette dès le lendemain.

Chauveau-Lagarde dira plus tard qu'elle partit à l'échafaud avec cette même tranquillité. Avant de mourir, elle écrivit un billet dans lequel elle rendit à nouveau hommage à son défenseur : « *Le citoyen Doulcet de Pontecoulant est un lâche d'avoir refusé de me défendre, lorsque la chose était si facile. Celui qui l'a fait s'en est acquitté avec toute la dignité possible, je lui en conserve ma reconnaissance jusqu'au dernier moment.* »

#### 4 – La Reine Marie-Antoinette

Au cours de l'été de 1793, la conjuration de l'Europe contre la République amène le pouvoir montagnard à s'interroger sur le sort de la reine Marie-Antoinette. Barère, le député des Hautes-Pyrénées et membre influent du Comité de salut public, au cours d'une séance à la Convention du 1<sup>er</sup> août 1793, apostrophe l'assemblée sur les causes de ces troubles : « *Est-ce l'oubli des crimes de l'Autrichienne... qui a abusé de nos ennemis ?* ». Les propos de Barère se convertissent, séance tenante, en décrets, dont l'un d'eux ordonne le transfert immédiat de la Reine à la Conciergerie en vue d'être jugée par le Tribunal révolutionnaire. Dès le lendemain, 2 août, la Reine quitte la prison du Temple, dans des conditions dramatiques, pour rejoindre la Conciergerie, laissant ses deux enfants et sa belle-sœur, Madame Elisabeth. Elle y sera incarcérée pendant deux mois et demi, jusqu'au 16 octobre, le temps nécessaire à préparer son procès et à

la juger, avant de l'exécuter.

Les interrogatoires se succèdent au cours des mois de septembre et début octobre. A ce titre, le 12 octobre, Marie-Antoinette découvre la grande salle d'audience du Tribunal révolutionnaire où elle est interrogée par le nouveau président du Tribunal, Herman, un ancien avocat, proche de Robespierre, en présence de Fouquier-Tinville. Herman lui demande, selon l'usage, si elle a quelque chose à rajouter et si elle a un conseil. La Reine répond que non, précisant même qu'elle ne connaît aucun conseil. Elle aurait pu désigner Malherbes qui était resté en France probablement dans le but de lui proposer ses services comme jadis au défunt Roi, ou encore Tronchet ou Seze. Mais la Reine préfère ne rien dire dans le but de ne pas les compromettre. Le président lui demande alors si elle souhaite que le tribunal se charge de lui en désigner un ou deux d'office. La Reine acquiesce. Le Tribunal révolutionnaire désigne alors Chauveau-Lagarde et Tronson du Coudray. Les deux hommes se connaissent bien car ils sont tous deux anciens avocats au Parlement de Paris.

Lorsque Chauveau-Lagarde est averti de sa désignation en qualité de défenseur de Marie-Antoinette, le 13 octobre, il se trouve à la campagne. Il n'est donc pas préparé à une telle charge, d'autant plus qu'il apprend également que les débats débiteront dès le lendemain 14 octobre à huit heures. Il se rend alors en toute hâte à Paris, à la Conciergerie, pour y rencontrer la Reine dans sa cellule. Chauveau-Lagarde nous dit qu'à cet instant de cette rencontre, il ne put cacher son trouble. La Reine lui aurait présenté l'acte d'accusation et fait quelques observations. Elle est accusée de conspiration *contre la liberté du peuple français*. Chauveau-Lagarde relève que l'accusateur public retient plusieurs chefs d'accusation : la dilapidation des deniers publics, les intelligences et correspondances entretenues avec les ennemis de la République et les conspirations et complots fomentés contre la sûreté intérieure et extérieure de la France. Chauveau-Lagarde prend quelques notes et décide ensuite d'examiner les pièces. Il se rend, alors, au greffe où elles ont été déposées. Il y trouve un amas de documents, si confus et si volumineux, qu'il eût fallu des semaines entières de travail aux deux conseils pour en prendre connaissance. Conscient de la gravité des accusations portées contre la Reine, Chauveau-Lagarde comprend le danger d'une défense mal assurée. Il fallait obtenir un délai supplémentaire pour la préparer. De retour dans la cellule de la Reine, il lui explique la situation et la prie de solliciter un renvoi, tout en sachant que ses chances d'en obtenir un, étaient très faibles. La Reine s'enquiert de l'identité du destinataire d'une elle demande. C'est la Convention. La Reine lui



oppose alors catégoriquement : « *non, non, jamais* », en détournant sa tête pour marquer sa profonde indignation. On ne pouvait lui demander l'impossible, de se rabaisser devant ses bourreaux et ceux de sa famille. Chauveau-Lagarde aurait pu en rester là, mais comme saisi par un sentiment de devoir sacré, il lui explique alors que la demande devrait être rédigée au nom de ses défenseurs. Marie-Antoinette se laisse convaincre. Elle rédige sur le champ la demande de renvoi à la Convention en évoquant explicitement que celle-ci émane de ses défenseurs. « *Mes défenseurs demandent trois jours de délai* », précise-t-elle dans sa lettre. Celle-ci est ensuite remise à Fouquier-Tinville. L'a-t-on jamais transmise à la Convention ? Si elle le fût, elle tomba dans des mains scélérates car le lendemain, 14 octobre, dès huit heures du matin, s'ouvrait le procès de la Reine de France.

Près de dix mois après l'exécution de son royal époux, Marie-Antoinette se trouve, ce matin-là, face aux juges du Tribunal révolutionnaire. Herman, celui-là même qui a conduit son interrogatoire deux jours auparavant, le préside. Il est assisté par 4 juges Coffinhal, Maire, Donzé-Verteuil et Deliège. L'accusation-publique revient à Fouquier-Tinville et les services du greffe à Fabricius. Quinze jurés, choisis principalement parmi les artisans parisiens, tous ardents patriotes et robespierristes. Il y a là parmi eux un béarnais, natif de Pontacq. Il s'appelle Joseph Souberbielle, c'est un ami et médecin personnel de Robespierre, lequel lui demandera de veiller à la santé de la reine durant son incarcération à la Conciergerie (elle souffrait d'hémorragies importantes il lui aurait donné quotidiennement du « bouillon de poulet »).

Le procès de la Reine durera deux jours (14-15 et 16 à 4h30 matin). La foule se presse, tout le monde veut voir la Reine. Cette même foule réclame à chaque instant qu'elle se tienne debout, comme au spectacle. Certains entendirent la Reine murmurer « *Le peuple sera-t-il bientôt las de mes fatigues.* » Le dessin à la pierre noire de Pierre Bouillon (1793) nous montre la scène abominable et tragique de l'accusation d'inceste soutenue par Hébert, le substitut du procureur de la Commune de Paris et fondateur-animateur du journal pamphlétaire *Le Père Duchesne*. La Reine n'est pas revêtue d'un déshabillé blanc du matin et d'un fichu de même couleur, comme le représente le dessin, mais d'une robe de deuil, de couleur noire. La tête est nue. Elle se tient debout, profondément émue, apostrophant les femmes dans le public : « *Si je n'ai pas répondu, c'est que la nature se refuse à répondre à une pareille inculpation faite à une mère. J'en appelle à toutes celles qui peuvent se trouver ici* ».



Gravure du procès de Marie-Antoinette

Le dessin de Bouillon saisit cet instant particulièrement pathétique. Le président Herman est debout devant sa table en haut de l'estrade, comme pénétré d'un sentiment de stupeur, flanqué à sa gauche par Coffinhal et deux autres juges, dont Donzé-Verteuil sans chapeau. On y voit, en contre-bas, l'accusateur public Fouquier-Tinville, avec un visage figé, son terrible regard dirigé vers la Reine : il semble se résigner difficilement à l'écouter, son poing gauche fermement posé sur la table. Devant lui, une boîte ouverte, les *pièces à charge*, dans laquelle il puise sans fin ses allégations. A sa droite, Hebert représenté au premier plan, comme pour indiquer qu'il est à l'origine de la scène, avec une édition de son journal dans la poche. Derrière lui, son complice Simon, le geôlier du petit Louis XVII, fait figure de *Satan*. A l'arrière-plan, du côté des gradins, on voit Fabricius, le greffier, consigner amèrement les paroles de la Reine. A sa droite, des jurés sur les gradins écoutent la Reine. Comme à l'écart de ce tribunal qui n'en est pas un, apparaît le visage de Chauveau-Lagarde, dans un interstice constitué par le corps et le bras de la Reine et le montant du gradin, sur lequel vient s'appuyer le banc des défenseurs. Il est à peine perceptible comme l'est la parole des défenseurs officieux devant le Tribunal révolutionnaire. Mais sa

présence est réelle et réconfortante. Le visage incliné vers le public, on le devine écouter les murmures qui montent de l'assistance au moment où la Reine prend la parole pour dénoncer l'ignominieuse accusation d'Hébert. L'artiste a parfaitement retenu dans son dessin cette impression soudaine suscitée par le brouhaha du public d'approbation des paroles de la Reine. Le président Herman suspendra alors durant un court instant les débats en signe de désapprobation.

Le 16 octobre, Herman annonce la fin des débats, laissant à Fouquier-Tinville le soin de reprendre l'acte d'accusation. Chauveau-Lagarde et Tronson du Coudray prennent ensuite la parole. On leur a donné l'autorisation de sortir de la salle d'audience afin de se concerter. Ils ont disposé à peine d'un quart d'heure pour définir entre eux la ligne de défense à suivre, juste le temps pour Tronson du Coudray de décider de prendre « l'intérieur », et Chauveau-Lagarde « l'extérieur », la Reine étant accusée de conspiration « au dehors et au-dedans », et d'échanger quelques notes. De retour dans la salle d'audience, sans autre forme de préparation, Tronson du Coudray s'engage le premier, puis, vient le tour de Chauveau-Lagarde. Leurs plaidoiries dureront trois heures environ. Les deux défenseurs reprirent point par point les chefs d'accusation portés contre la Reine, en évitant de s'étendre sur les libertés prises par le Tribunal dans l'organisation et la tenue du procès, conscients que cela pouvait entraîner des conséquences désastreuses pour la Reine et leurs personnes. La plaidoirie des deux défenseurs est combative et courageuse. Chauveau-Lagarde nous dira lui-même qu'il plaida pendant deux heures et, lorsqu'il se rassit, éprouvé, la Reine lui adressa ces quelques mots : « *Combien vous devez être fatigué, Monsieur Chauveau-Lagarde ! Je suis bien sensible à toutes vos peines !* » Herman demande aux gendarmes de faire sortir l'accusée, sitôt les plaidoiries de ses défenseurs terminées. Le *Bulletin du tribunal révolutionnaire* salue l'éloquence des deux avocats, sans reprendre toutefois le contenu de leur plaidoirie respective. Les jurés quittent la salle d'audience pour délibérer entre eux. Après une heure environ de délibération, chacun des jurés rejoint son banc sur les gradins, le chef du jury donne une réponse affirmative à toutes les questions portant sur les accusations. On fait rentrer à nouveau la Reine pour entendre la décision du tribunal, puis ensuite, Chauveau-Lagarde et Tronson du Coudray. Ils sont escortés par des gendarmes, tous deux ayant été arrêtés sur ordre du Comité de sûreté générale et conduits au greffe dès la fin de leur plaidoirie. Tout accès à la Reine leur est interdit. On donne lecture de la déclaration de condamnation du jury, puis Fouquier-Tinville requiert la peine de mort. Alors, Herman, après avoir recueilli l'avis des juges, prononce la peine de mort. Le *Bulletin du tribunal révolutionnaire* retient que Marie-Antoinette

ne parût pas affectée, son visage ne s'altérant aucunement lors du prononcé de sa condamnation. La Reine descend alors les gradins du tribunal, sans un mot, sans faire de geste. Elle se dirige vers la barrière de la salle d'audience, elle a encore la force de relever la tête. Il est quatre heures et demie du matin du 16 octobre, elle rejoint sa minuscule cellule de la Conciergerie. Il lui reste huit heures à vivre. Elle mourra avec courage sur l'échafaud.

Les deux défenseurs ont été arrêtés car on les soupçonne d'être les dépositaires de confidences ou de papiers d'importance de la Reine. Ils ont été interrogés et fouillés comme des criminels. On a ainsi trouvé sur Tronson du Coudray la boucle de cheveux et les deux anneaux d'or enveloppés dans un papier cacheté de Marie-Antoinette, destiné probablement à une amie (Madame de Jarjayes). *Le Père Duchêne* salue, avec force déclaration, l'arrestation des deux défenseurs de Marie-Antoinette. Dans son journal, Hébert vitupère contre leur arrogance : « *Se peut-il, foutre, qu'il soit trouvé un bougre assez hardi pour oser la défendre ? Cependant, deux braillards de Palais ont eu cette audace. L'un d'eux a poussé l'effronterie jusqu'à dire que la nation lui avait trop d'obligations pour la punir et de soutenir que, sans elle, sans les crimes qu'on lui reproche, nous ne serons pas libres. Je ne conçois pas, foutre, comment on peut souffrir que des cuistres de Bazoche, par l'appât de la dépouille des scélérats, pour une boîte d'or, une montre, des diamans, trahissent leur conscience et cherchent à jeter de la poudre aux yeux des jurés. N'ai-je pas vu ces deux avocats du diable non seulement se démener comme des diables dans un bénitier, pour prouver l'innocence de la guenon dont ils plaidaient la cause, mais encore oser pleurer la mort du traître Capet...* ».

Chauveau-Lagarde et Tronson du Coudray ressortiront libres, peu de temps après l'exécution de la Reine, sur ordre d'un décret de la Convention.

## 5 – L'Après-Thermidor

L'Après-Thermidor vit revenir petit à petit, sur la scène judiciaire, les anciens avocats au Parlement de Paris, mais encore en faible nombre. Chauveau-Lagarde poursuit son ministère, les causes politiques ne manqueront pas. Napoléon n'est pas favorable aux avocats qu'il traite de *bavards, artisans de révolutions*. On rapporte même que l'empereur n'appréciait guère Chauveau-Lagarde.

En 1806, Chauveau-Lagarde est nommé avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation. Il reçoit le 16 août 1817, du roi Louis XVIII, des lettres de noblesse, l'autorisant à porter le titre de « chevalier », en reconnaissance de son assistance dans les procès de la reine Marie-Antoinette et de Madame Elisabeth. Il sera également pensionné par le Roi sur les deniers du Sceau, témoignage de la bienveillance royale à son égard. Le 23 août de la même année, il est nommé chevalier de l'ordre royal de la légion d'honneur. De 1823 à 1826, Chauveau-Lagarde devient le président de l'Ordre des avocats au Conseil. En 1825, président de son Ordre, il reçoit du Conseil de l'Ordre un témoignage de sa grande estime, son portrait en pied. Le 26 décembre 1826, il cède sa charge à son fils Urbain, qui fut un temps juge suppléant du tribunal civil de la Seine. Chauveau Lagarde devient enfin le 17 mai 1828, conseiller à la Cour de cassation, à l'âge de 72 ans ; il y apporta, pendant treize années, toute son expérience des affaires. Son ardeur au travail ne fut jamais prise en défaut, il se consacra sans cesse à ses nouvelles fonctions jusqu'à sa mort, à Paris, le 19 février 1841, à l'âge de 85 ans (rue Jacob à Paris). On attribue son décès à un refroidissement.



**Jean Marziou**

## **Le jour de leur prix Goncourt (3<sup>e</sup> portrait)**

**1935 : Joseph Peyré, prince de la littérature héroïque**



*Un écrivain élégant (Collection Pierre Peyré)*

Jour de grisaille sur Paris ce jeudi 5 décembre 1935. Le couple de scientifiques Irène et Frédéric Joliot-Curie s'apprêtent à partir pour Stockholm pour y recevoir le prix Nobel de chimie tandis qu'au parlement un accord paraît possible entre le gouvernement et la majorité sur la question des liges. Les jours précédents, les échos parisiens craignaient que les tensions politiques ne fassent passer au second plan l'actualité littéraire. Il n'en est rien. Pour preuve, la venue de nombreux reporters, place Gaillon, qui, dès la fin de matinée, font le siège du restaurant Drouant, en ce jour de prix Goncourt.

Le premier candidat cité pour recevoir le fameux prix littéraire, Louis Guilloux, auteur de *Sang noir*, fut longtemps considéré comme le plus sérieux. Sur les conseils d'André Malraux, il avait même changé de maison d'édition, et dès le début octobre, on assurait

que son nouvel éditeur *La Nouvelle Revue Française* avait « *fait un gros effort* » et fondait sur son poulain les plus grands espoirs.

Entre temps, Léon Daudet avait lu *Sang et Lumières* de Joseph Peyré, et s'était aussitôt décidé à voter en sa faveur. Daudet ne connaissait pas Joseph Peyré autrement que par son livre. C'est au point qu'il croyait que *Sang et Lumières* était son premier roman et qu'il ignorait que Peyré avait obtenu le Prix de la Renaissance avec *L'Escadron Blanc*. Survint dans les dernières semaines, raconte le chroniqueur littéraire de l'hebdomadaire *Je Suis Partout*, un troisième favori, Maxence Van der Meersch ; un jeune homme de vingt-huit ans, auteur de six romans. La fin de la course doit donc se dérouler ce jeudi de décembre entre ces trois candidats. Louis Guilloux et Maxence Van der Meersch paraissent nettement avantagés. « *Ces jours derniers, l'étoile de Louis Guilloux sembla pâlir un peu : sa situation très « à gauche » lui portait tort. M. Louis Aragon faisait campagne pour lui* » relève l'échotier, qui considère que cet appui devrait lui être fatal.

Pour tromper l'attente des résultats, les reporters photographes, piqués à leur tour par la tarentule littéraire, attribuent pour la première fois un prix qui doit récompenser un reportage photographique, le prix Roger-Mathieu. Ce prix est attribué à un photographe Gonzague Dreux pour ses reportages sur dix provinces françaises.

#### Effervescence et voix qui compte double

Sur le coup de midi moins le quart, J.-H. Rosny aîné, arrive bon premier comme tout président qui s'honore. Il a quelques peines à se frayer un passage. Le suit de très près Léon Daudet, qui se déclare en excellent appétit. Comme d'habitude, il rencontre quelques difficultés avec l'ascenseur qui semble rétrécir d'élection en election. Puis c'est au tour de Pol Neveux, dont on a un moment, annoncé la défection en raison d'un deuil récent. Et à midi un quart, Raoul Ponchon qui, dédaignant l'ascenseur, gravit l'escalier d'un pied leste, le chef coiffé du petit feutre rond et de son inséparable parapluie campagnard au côté. Les autres académiciens, Jean Ajalbert, Gaston Chereau, Roland

Dorgelès arrivent plus discrètement. J.-H. Rosny jeune ferme le défilé que J.-H. Rosny aîné a ouvert. Le jury se trouve donc au complet, Léon Hennique, souffrant, a voté par pneumatique et Lucien Descaves, qui continue de bouder ses pairs, a adressé un petit bleu.

Rapidement les couloirs de Drouant connaissent un bel embouteillage. « *Tous les garçons et les maîtres d'hôtel, cimentés par des liens de serviettes, s'efforcent de dresser un barrage devant la poussée des journalistes et des photographes qui brandissent leurs appareils au-dessus de leurs têtes* », décrit le reporter du Figaro, en ajoutant : « *Dans le petit salon d'attente, d'un vert plus pâle que jamais, on s'efforce de noyer l'impatience dans le porto. Le moindre bruit de pas déclenche une course éperdue...* »

Jean Ajalbert, avait pronostiqué une délibération des Goncourt, longue et ardente. La vérité est plus nuancée. Un peu avant 13 heures, Roland Dorgelès, son palmarès en main, apparaît dans un flamboiement de magnésium.

- *Messieurs, articule-t-il péniblement, jeté par une vague irrésistible contre la grille de l'ascenseur, messieurs, nous avons décerné au cinquième tour le prix Goncourt 1935 à M. Joseph Peyré, pour son roman Sang et Lumières. M. Peyré a obtenu cinq voix, celle du président R.-H Rosny aîné comptant double, M. Van der Meersch en obtient quatre, et M. Guilloux une.*

Les photographes et les rédacteurs, serrés les uns contre les autres, bloquent le couloir du restaurant au point que les garçons, effarés, ne savent plus où donner de la tête. Tandis que Roland Dorgelès parle devant le micro et vante les mérites de *Sang et Lumières*, un maître d'hôtel s'approche gentiment du front de la presse, s'incline et murmure, un sourire engageant aux lèvres :

- *Messieurs, je vous en prie..., retirez-vous, j'ai un banquet "sérieux" qui va venir.*

Roland Dorgelès profite de cette diversion pour s'enfuir au plus vite et répondant à la dernière question lancée à la volée sur la voix obtenue par Louis Guilloux :

- *La mienne, souffle-t-il.*

## Un déjeuner de gastronomes et un lauréat introuvable

Les portes du salon dans lequel est servi le fameux déjeuner des Goncourt sont vite refermées. Les membres de l'académie littéraires sont réputés fins gastronomes. Autant dire qu'ils ne sont pas déçus par le menu proposé ce 5 décembre 1935 : Caviar de Russie (les traditionnelles huîtres Belon étant abandonnées), Homard grillé maître d'hôtel, Poularde de Bresse sauté marengo (sur la demande de Léon Daudet) Salade de chicorée, Parfait de café praliné, Mignardises, Tourteaux du Poitou (ceux-là mêmes qui avaient été promis l'an dernier par Gaston Chérau mais qui, telle la marée de Vatel, arrivèrent une fois les agapes finies). Corbeille de fruits et café. Comme vin l'immuable blanc de blanc.

Dès la proclamation du résultat, c'est l'habituelle chasse au lauréat. Les reporters parisiens mettent le cap sur la maison Grasset. L'éditeur s'attendait si peu à cet évènement que le premier journaliste arrivé trouve porte close. Il la force et découvre, comme seul représentant de l'éditeur, un brave gardien qui déguste un haricot de mouton à l'ombre d'une pile de livre et qui n'apprécie que modérément cet excès d'honneur qui lui vaudra sans doute un excès de travail. Grommelant à cause de son déjeuner écourté, il a cette réplique quasiment théâtrale :

- *Hier le Femina, aujourd'hui le Goncourt, il y a de quoi vous démolir l'estomac...*

Les journalistes se ruent alors vers l'hôtel discret que Joseph Peyré habite, rue de Vaugirard, près du boulevard Saint Michel, lors de ses passages à Paris, mais on ne l'y trouve point. Enfin sur les coups des deux heures, le triomphateur arrive rue des Saints-Pères, bien pris dans un joli complet gris assorti à ses cheveux délicatement argentés.

La Direction rayonne :

- *Le même coup double à dix ans de distance ! Bénédiction et Sang et Lumières après Raboliot et Jeanne d'Arc !*

Bien qu'il dise avoir très faim, Joseph Peyré est soumis à la torture des dédicaces, des interviews et des photos. Il s'insurge contre ceux qui lui attribue un accent béarnais.

- *C'est l'accent du Vic-Bilh, messieurs. Le Vic-Bilh, c'est ma petite patrie, elle ne compte que six villages, mais elle est farouchement indépendante,* répond-il.

Le téléphone sonne sans arrêt. Ce sont des félicitations mais aussi des commandes d'articles « exclusifs ».

- *C'est ça ! Merci ! Entendu ! Vous aurez ça demain !*

Le dernier exemplaire échappé de ses longues mains blanches, Joseph Peyré retourne à son repas interrompu.

Romancier du soleil et journaliste dans l'âme

La journée d'un lauréat du Prix Goncourt est particulièrement chargée le jour où les cinq mille francs de gloire lui sont offerts. Avant de rejoindre le poste d'émission des PTT, Joseph Peyré fait un détour par les bureaux de l'hebdomadaire culturel et politique parisien *Vendémiaire* où il tient à retrouver ses amis journalistes, à qui il a donné son roman *Sang et Lumières* pour y être publié il y a quelques semaines. Il est chaleureusement reçu avec une joie très vive par tous ceux qui, dans cet hebdomadaire, ont depuis longtemps reconnu en lui un écrivain de race. Autour de la table, des coupes de champagne circulent. On trinque à la sympathie et à l'amitié.

Puis au reporter du journal *L'Auto* qui l'accompagne dans le taxi qui l'emporte vers le radio pour les nouvelles du soir, Joseph Peyré raconte comment il avait été finaliste du championnat scolaire de rugby et comment il avait fondé une équipe en « khâgne » à Louis-le-Grand, ce qui à l'époque représentait une sorte de tour de force. Il se rappelle encore le nom de tous ses coéquipiers et le score par lequel son équipe avait remporté sa première victoire. A côté de lui se trouve son frère Émile, qui fut naguère pour lui un collaborateur précieux. On sait, en effet, que Joseph Peyré avait écrit *L'Escadron Blanc*,



qui se déroule en Mauritanie, sans avoir jamais mis le pied en Afrique. Il avait écrit d'après des notes de son frère, *médecin méhariste*. Tout le monde avait admiré la fidélité avec laquelle était recréée l'atmosphère du désert.

Dans *Sang et Lumières*, au contraire, Joseph Peyré parle de milieux qu'il a longuement fréquentés. Car, s'étant rendu à Madrid pour un reportage, il fut tellement séduit par cette ville qu'il y demeura trois ans, fréquentant surtout les milieux taurins qu'il définit dans *Sang et Lumières*. « Il adapte d'ailleurs, à l'heure actuelle, probablement pour *Candide*, "Mes Mémoires" de l'illustre matador Belmonte, et il travaille à un roman qui aura pour cadre la révolution de 1934 », croit savoir le reporter de *Je suis partout*.

Cette journée grise de l'automne 1935 a donc vu couronner un romancier du soleil, Soleil d'Afrique ou soleil d'Espagne. *Sang et Lumière* est le premier livre d'une série de trois volumes. Le prochain sera intitulé *L'homme de choc*. Joseph Peyré qui a connu tous les aspects du journalisme, depuis le marbre jusqu'à la fondation d'un hebdomadaire illustré, « garde le goût de s'exprimer en fonction de l'actualité, relève Georges Poupet dans le quotidien *Le Jour*. « Comme son ami Joseph Kessel vient de le faire avec *Une balle perdue*, il joint une intrigue romanesque à des événements observés. Ce qui aurait pu être un reportage devient la toile de fond d'un roman ».

Jean MARZIOU

(Sources : Archives du *Figaro*, du *Jour*, des *Nouvelles Littéraires*, de *L'Œuvre*, de *L'Intransigeant*, de *Je suis partout*)

**Francis Carco : « Je suis aussi content qu'il ait le prix Goncourt que si c'était moi »**

A peine Joseph Peyré est-il le lauréat du Goncourt 1935, que Francis Carco ne cache pas son immense plaisir de voir un de ses plus chers amis ainsi récompensé et honoré. Mais comment se sont-ils connus ces deux-là ? A l'origine de leur rencontre, un quiproquo dans un hôtel du Mont-D'or. « Dans des excursions partagées avec une famille argentine dont Peyré était le précepteur, j'ai appris à connaître celui qui était alors un long, mince et blême

*garçon », confie Carco au chroniqueur du Figaro venu l'interroger.*

*« Je me liais ainsi peu à peu avec Peyré, qui habitait alors la Suisse l'hiver et projetait d'écrire le roman de l'automobile. Je le revis ensuite à Paris, à Fontainebleau et à Madrid, et j'ai toujours admiré qu'il pût, avec sa santé si fragile, fournir une somme de travail si considérable.*

*« C'est un garçon plein d'énergie et de talent. C'est un magnifique exemple à proposer aux jeunes. Il aurait pu, comme tant d'autres, se laisser aller à geindre et donner le livre d'un malade qui, étant donné son immense talent, aurait pu être un excellent livre. Mais qu'aurait-il été sinon un comédien sincère de ses propres misères. Au lieu de cela, il a réagi. Il a préféré d'être un artiste et, par un effort extraordinaire et de volonté et d'intelligence, il a demandé à la littérature de le sortir de lui-même, et cela l'a sauvé. Il a peint dans ses livres des sujets qu'il aurait aimés et que la vie lui interdisait. Il a eu la passion de la vigueur qui lui manquait.*

*« Voyez-vous, on abuse trop, à l'heure actuelle des autobiographies. Les écrivains s'attachent trop en ce moment à nous donner des œuvres qui ne sont que le prolongement naturel de leurs actes. Ils ne savent faire des livres qu'avec leur vie. Que devient la vraie littérature, que devient l'art dans ces conditions ?*

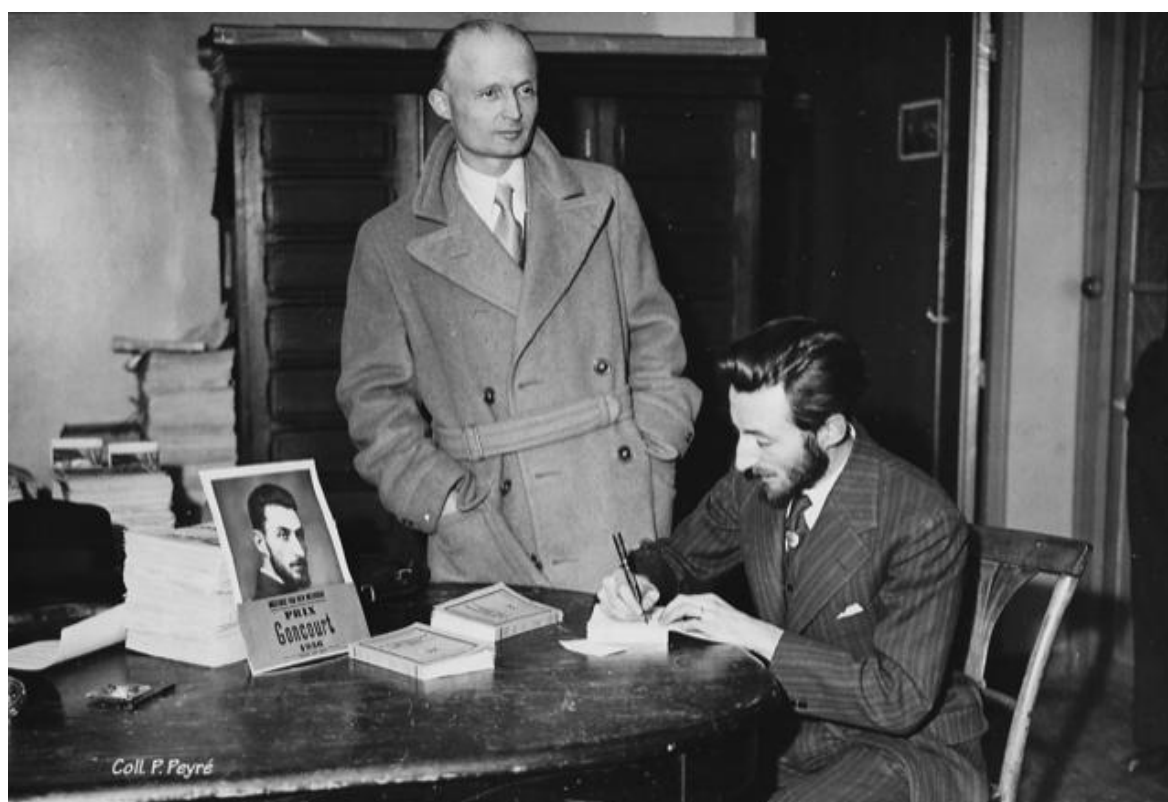
*« Certes, il faut se documenter, même avec précisions – c'est ce qui fit Peyré pour Sang et Lumières dans ses fréquents séjours en Espagne que sa sœur habite depuis près de quinze ans, je crois – mais il faut quand on écrit un roman avoir le courage de repousser parfois les aventures, les sentiments et les passions personnelles vécus, pour garder l'illusion sans laquelle il n'est point d'œuvre d'art. Peyré a merveilleusement réussi.*

*« Un cas comme celui de Peyré est bien fait pour rappeler ce qu'on oublie trop et qu'il faut souligner : que la littérature est avant tout un jeu, une œuvre d'imagination. Un cas comme celui de Peyré protège l'intelligence dont on oublie trop le rôle primordial.*

*« Je suis aussi content qu'il ait le prix Goncourt que si c'était moi, car c'est un garçon que j'aime beaucoup, qui a un talent énorme et doit sa réussite à son seul mérite, car il est incapable d'intrigues ou de combinaisons... »*

*(Source : le Figaro littéraire du samedi 7 décembre 1935)*

## Six jours après le Goncourt. Joseph Peyré invité de l'Académie de Béarn



Joseph Peyré avec Maxence Van der Meersch, candidat malheureux en 1935 mais lauréat du Goncourt l'année suivante. (Collection Pierre Peyré)

A peine couronné du Prix Goncourt, Joseph Peyré a tenu son engagement : répondre à l'invitation de l'Académie de Béarn pour prononcer le 11 décembre 1935, six jours à peine après la folle journée du prix et les multiples sollicitations reçues, une conférence à Pau. Preuve d'un bel attachement à sa « petite patrie » et du respect de la promesse donnée. Ce que relève dans son édition du 13 décembre *Le Patriote* qui raconte en ces termes la soirée de Joseph Peyré au théâtre Saint Louis :

*« La Ville de Pau a fêté, hier, son illustre concitoyen, M. Joseph Peyré, lauréat du prix Goncourt pour l'année 1935. Nous disons « son illustre concitoyen », car il ne manque à Joseph Peyré pour être tout-à-fait Palois que d'être né au chef-lieu de son département. Aydie, d'ailleurs, son village natal, n'en est pas très éloigné. C'est à Pau qu'il a fait ses études. C'est à Pau que, pour notre part, nous l'avons connu, au début de la guerre, à la porte du bureau de recrutement où il allait faire à sa patrie en danger l'offre de ses services.*

*Ce dernier détail biographique est à retenir ; il prouve que Joseph Peyré est l'homme de ses livres héroïques, que ce n'est pas en vain, par pur hasard ou pour des raisons purement littéraires qu'il a choisi pour sujets l'épopée de L'Escadron Blanc ou celle de l'Arène, mais que dans son corps frêle habite le goût des grandes actions, l'amour de l'aventure. N'en est-ce pas une d'ailleurs, et merveilleuse, que la conquête de la gloire qui est aujourd'hui la sienne. Et j'imagine qu'en revenant à Pau en triomphateur, le front ceint d'un laurier pacifique mais en un sens beaucoup plus difficile à conquérir que l'autre, Joseph Peyré a dû se sentir vengé des injurieux dédains du médecin-recruteur » écrit le chroniqueur du journal béarnais.*

*« La température a malheureusement beaucoup nui à l'ampleur de ce triomphe en refroidissant le zèle et l'empressement du public. Le théâtre municipal se prête mal, d'autre part, aux manifestations de ce genre. Outre qu'il est difficile à remplir, une administration trop prévoyante semble y avoir ménagé des vents coulis, en vue sans doute de tempérer les sentiments du public et de garantir ainsi le mobilier municipal contre les aveugles transports des passions déchaînées. Quoi qu'il en soit, nous connaissons des admirateurs de Joseph Peyré, venus hier rue Saint- Louis pour le voir, l'entendre et l'acclamer, qui ont dû fuir avant la fin de sa conférence, littéralement chassés de ces lieux inhospitaliers par les éléments hostiles et les vents contraires.*

*« Leur désolation était d'autant plus vive que cette conférence fut, comme on s'en doute, une page littéraire de tous points remarquables. Le sujet : « le Drame de l'Arène » indique d'autre part suffisamment que l'auteur avait mis là la quintessence de son livre « Sang et Lumière », qui lui a valu la consécration du Prix Goncourt.*

*« Avant qu'il ne prît la parole, M. Joseph Peyré avait été, non pas certes présenté, mais salué et félicité en termes choisis par son collègue de l'Académie de Béarn, M. le bâtonnier Antoine Riquoir. Car c'était — ne l'oublions pas — sous les auspices de l'Académie de Béarn qu'avait lieu cette conférence sur " Sang et Lumière". Celle-ci avait été organisée, la date en avait été arrêtée avant l'attribution du Prix Goncourt. L'Académie Goncourt n'a donc fait en somme que ratifier le jugement et la désignation de l'Académie de Béarn ».*

### Cette année-là ...

En février, décès d'Auguste Escoffier considéré comme le roi des cuisiniers et lancement du jeu de société Monopoly, imaginé et créé par Charles Darrow. En mars, Hitler annonce la réintroduction du service militaire obligatoire en Allemagne, tandis que la Société Des Nations condamne le réarmement de l'Allemagne. Le 26 avril 1935 la première émission officielle de télévision française est diffusée en noir et blanc au ministère des PTT, rue de Grenelle, à Paris, vers une dizaine de postes de vingt centimètres de largeur. En juillet, on apprend la mort d'André Citroën qui fonda l'entreprise de construction automobile du même nom ainsi que le décès d'Alfred Dreyfus, accusé à tort d'avoir livré des secrets militaires, condamné à la dégradation militaire et à la prison à perpétuité en 1894 et réhabilité en 1906. En septembre, les lois de Nuremberg, adoptées par le Reichstag allemand sur proposition d'Adolph Hitler, constituent un acte majeur de discrimination contre les juifs. Début octobre, l'Italie de Benito Mussolini attaque l'Éthiopie. Elle invoque le fait qu'il s'agit d'un pays primitif où l'esclavage est encore en vigueur. En octobre toujours, fin de la Longue Marche de Mao Zedong qui se fixe à Yenan en Chine. En novembre, Alexeï Stakhanov est nommé "Héros du travail de l'URSS". Ayant extrait 227 tonnes de charbon en 6 heures, ce mineur servira d'exemple pour la propagande soviétique, mais on apprendra plus tard que ses records étaient faux.

### Quelques romans français parus en 1935

- *L'Agonie du globe* de Jacques Spitz
- *Le Cheval de Troie* de Paul Nizan
- *Faux jour* d'Henri Troyat
- *La fin de la nuit* de François Mauriac
- *L'homme sec* de François Barberousse
- *Jeunes ménages* de Jacques Debû-Bridel
- *Maison basse* de Marcel Aymé
- *Mémoires d'un tricheur* de Sacha Guitry
- *Les Nouvelles Nourritures* d'André Gide
- *La nuit de la Saint-Jean* de Georges Duhamel
- *Que ma joie demeure* de Jean Giono
- *Les Thibault* de Roger Martin du Gard
- *Le crime* de Georges Bernanos

jeudi 13<sup>h</sup>

Monsieur Peyré

J'ai le plaisir de vous  
annoncer — officiellement —  
que nous vous avons  
décerné le Prix Goncourt  
pour 1935. Voici Descartes  
J. H. Royaire, L. H. Walther,  
J. H. Royaire, P. H. Royaire,  
R. Ponchon —  
Jean Royaire, Gaston Royaire  
Volod Royaire  
Le nom du prix Goncourt est  
partir de 1<sup>er</sup> 2<sup>ème</sup> jusqu'à  
d'ici Henriques

Le courrier des jurés du Prix Goncourt attestant leur choix pour Joseph Peyré (Collection Pierre Peyré)



## BRÈVES DE LECTURE

### Marc Ollivier SUR LE JOURNAL DES GONCOURT

Ces prolifiques « Mémoires de la vie littéraire » qui couvrent un large pan du XIXe siècle - de la fin de la monarchie de Juillet aux débuts de la IIIe République - ont une spécificité. Ils n'étaient pas destinés à être publiés du vivant de leurs auteurs ; aussi Jules et Edmond purent-ils, eux qui déploraient chez leurs contemporains « *l'écoulement d'opinions et de consciences* », s'y lâcher sans risque de procès ou de duels ; y parler sexe très crûment, surtout éreinter leurs contemporains.

Voici Flaubert traité de « *sauvage académique* », croqué en besogneux bœuf littéraire, un Flaubert qu'ils fréquentent chez lui à Croisset ou dans le salon de la Princesse Mathilde. Dans les pages du Journal on croise aussi Michelet (« *Un historien qui a une lorgnette de spectacle : les gros événements, il les regarde par le petit bout, les petits par le gros* »), Sainte-Beuve, Renan, Taine, Gautier, Musset, les Dumas père et fils, Mérimée, Feydeau (Ernest, le père de Georges), Fromentin, Gavarni, Carpeaux et bien d'autres illustrations de l'intelligence française, saisis sur le vif – sans indulgence excessive - dans leur cadre de vie, en famille ou entre amis, fidèlement rendus par leurs propos de table ou de salon, avec cette précision de la mémoire que permet la tenue d'un journal.

On y trouve des aphorismes ciselés (« *Il en coûte encre plus de trouver du talent à ses amis qu'à ses ennemis* »); des portraits, au mieux vachards, souvent cruels (celui de l'Empereur, publié aurait pu leur valoir de goûter la paille humide du cachot) ; des jugements à l'emporte-pièce, aussi drôles qu'injustes (« *Baudelaire, c'est Béranger à Charenton !* ») ; des récits émouvants (sur la mort de leur vieille servante, pièce irremplaçable du ménage à trois qu'elle formait avec les deux célibataires endurcis). Bien sûr nombreuses sont les figures qu'on y voit passer, figures de l'époque, aujourd'hui tombées dans un oubli total et parfaitement mérité ; ce pourrait être fastidieux, si ces protagonistes de la vie littéraire, journalistique, mondaine (ou demi-mondaine), le lecteur d'aujourd'hui ne les considérait comme des personnages de roman, répliques presque parfaites de ceux croisés dans *Les Illusions perdues* et *Splendeurs et misères des courtisanes*.

Les Goncourt expriment sans fard leurs goûts et leurs dégoûts, esthétiques, moraux et politiques. En peinture, ils n'ont pas de mots assez durs pour Ingres, n'apprécient pas spécialement Delacroix et ses « *grandes machines épileptiques* » ; leur préférence va à

Chardin. En littérature, leur grand homme, c'est Diderot. Sur Hugo ils ont ce mot (nous sommes en 1864) : « *C'est, à l'heure qu'il est, Saint-Jean dans l'île de Pathmos* » ; ils lui reprochent une facilité de plume un peu vulgaire, en politique son côté caméléon, sans oublier de pointer l'auteur qui, sur le dos des *Misérables*, se fait 200 000 francs. « *Il y a une rage de s'occuper des pauvres, de parler d'eux et de marcher sur leur misère pour arriver. Un homme qui s'intéresse aux autres qu'il ne connaît pas [...], en se nommant, est un coquin, un Tartuffe de fraternité* ». Le propos ne vise pas qu'Hugo ; ils n'entendent pas être dupes de l'étalage des bons sentiments que pratiquent – déjà ! - les roués de leur temps. Au fond ils n'aiment pas leur époque, le règne « *des Domitiens de boutique ou de finance, assis dans leur obésité comme dans leur trône* », déplorant qu'il n'y ait, au plan moral, « *plus rien, ni progrès, ni principe ; mais des phrases, des mots, des blagues. Voilà ce que peu à peu, nous discernons dans ce temps... Cela amène à la longue une désillusion énorme, une lassitude de toute croyance, une patience de tout pouvoir, une tolérance de canailles aimables* ».

Ces contempteurs des mœurs de leur siècle dont le brio fait oublier le côté négatif, goûtons-les tels qu'ils sont ; non pas des grincheux, mais des nostalgiques. Des nostalgiques du siècle précédent - « *Qui n'a pas connu ce siècle, ne sait pas ce qu'est la douceur de vivre* ». Pour lui ils ont les yeux de Talleyrand ; ils le voient comme un âge d'or, sans doute largement fantasmé, mais qui fournit à leur tempérament mélancolique un alibi factuel. Ils s'en expliquent : « *Nous, la Révolution nous a passé sur le corps. Il nous semble, quand nous nous tâtons à fond, être des émigrés du XVIIIe siècle. Nous sommes des contemporains déclassés de cette société raffinée, exquise de délicatesse suprême, d'esprit enragé, de corruption agréable, la plus intelligente, la plus policée, la plus fleurie de belles façons, d'art, de volupté, de fantaisie, de caprice, la plus humaine, c'est-à-dire la plus éloignée de la nature, que le monde n'ait jamais connue* ».

Le cauchemar de la modernité va prendre corps irrésistiblement sous l'influence d'une puissance qu'ils anticipent, celle de ces « *futurs conquérants du monde* », les Américains : « *Ce seront les Barbares de la civilisation, qui mangeront le monde latin comme l'ont déjà autrefois mangé les Barbares de barbarie* ».

Vous l'avez compris : la lecture *Journal des Goncourt* est déconseillée à ceux qu'horripilent les charges anti-modernes ; à ceux qui ont le cœur trop sensible pour supporter de voir déboulonner de leur piédestal leurs auteurs et artistes de prédilection ; à ceux qu'offusqueraient le sulfureux d'un antisémitisme d'époque et d'une misogynie hautement assumée. En revanche, si vous avez la faiblesse d'aimer découvrir l'envers du décor de leur demi-siècle d'observation, vous apprécierez ce que ces témoins bien placés vous en dévoilent, et ce dans une langue comme on ne l'écrit plus.

## Jean Casanave alias Jan de Bartaloumé

### Hommage à Jean Claude Guillebaud

Journaliste écrivain conférencier lauréat du  
Prix Albert Londres (1944-2025)



Il fallait un certain courage à ce brillant journaliste, fréquentant l'intelligentsia de notre pays au mieux frileuse, au pire sarcastique à l'approche des rives du religieux, pour publier « Urbi et Orbi » : « Comment je suis redevenu chrétien ? »(1). C'est en analysant honnêtement et sans à-priori idéologique notre modernité sécularisée que le chroniqueur du Sud-Ouest Dimanche et de l'hebdomadaire La Vie s'est aperçu qu'elle vivait encore sur les bases d'un christianisme refroidi. Il lui fallait encore pousser plus loin ses investigations pour mesurer la révolution que cette religion avait semée dans le monde avant d'aborder la relecture contemporaine de l'Évangile. Ce travail qui l'engageait corps et âme laissait percer une pensée juste, exigeante et sans concession à la facilité.

Il n'en fallait pas tant pour que le responsable de la formation des chrétiens dans le Béarn se plonge dans toute une série d'ouvrages que, l'ami de la vallée d'Ossau, consacrait à l'évolution de notre société et parfois à son aplatissement. Il mettait ainsi à notre portée les travaux de spécialistes qui entouraient les philosophes comme Michel Serres, René Girard, Jacques Ellul, Edgar Morin et autres analystes du monde contemporain. Personne alors ne s'étonna qu'inviter à donner deux conférences à Pau, l'écrivain charentais fasse « église comble » !

Cet intellectuel ne s'encombrait pas des mondanités usuelles de son milieu. De sa profession de journaliste baroudeur, correspondant de guerre pour le journal « Le Monde », il avait gardé un goût pour la fraternité et pour la simplicité. Une complicité montagnarde l'encouragea à écrire la préface du livre "L'un de vous, prêtre d'une fin de siècle" (2). Celui qui était devenu éditeur profita de cette occasion pour dire tout le bien qu'il pensait de la vie pastorale dans les Pyrénées et combien il savourait le silence retrouvé de ses randonnées.

Voici quelques extraits de cette ode à la montagne béarnaise : « ...la vallée d'Ossau est l'un des endroits d'Aquitaine que j'aime entre tous. Surtout vers la fin du printemps...Climat encore frais, fonte tardive des neiges qui marquettent les parages des lacs de Louesque, d'Izieu ou d'Anglas...On me dira qu'il est saugrenu de s'émerveiller de la transhumance en vallée d'Ossau, au moment même où les guerres s'enlisent un peu partout...où une désespérance sociale se répand chez nous en Europe... La lente montée des moutons vers l'estive, fêtée dans les villages et conduite par des bergers patients représente l'exact contre point des folies ordinaires...Ici la lenteur prévaut au lieu et place de la hâte...Monter vers l'estive, c'est prendre de la hauteur (à tous les sens du terme) mais c'est aussi monter vers le silence. Or le silence est une devenu une denrée rare...Et la prière n'est jamais loin... »

Au moment où Jean Claude Guillebaud, au-delà des pics saupoudrés de la première neige, bascule maintenant dans l'éblouissement de la lumière divine, nous pensons à lui avec gratitude et nous prions pour lui et avec lui !

## Thierry Moulonguet

### Espagne, la guerre et après



Paco Ribera, Alegoría de la victoria, 1939

Les documentaires sur Franco et sur la démocratie après la dictature que l'on peut voir sur Arte à l'occasion du 50 -ème anniversaire de sa mort témoignent de la prégnance de l'époque de la guerre civile sur l'Espagne d'aujourd'hui, mais aussi de sa capacité remarquable de rebond. Le retour sur cette période de déchirements illustre la complexité de l'enchaînement des circonstances et fait mieux comprendre les interrogations qu'elle continue à susciter au sein de la société espagnole. L'éclatement du gouvernement républicain n'avait rien d'inéluctable. La probabilité de voir le Général Franco prendre la tête de la rébellion était faible. Rien à l'époque ne prédisposait l'Espagne à devenir un enjeu international, clivant entre les grandes puissances. Il n'était pas acquis après 36 ans de régime autoritaire que la démocratie puisse s'imposer



rapidement. Comment être assuré que l'unité espagnole saurait résister aux revendications régionalistes et aux violences qu'elles auront entraînées ?

La littérature espagnole contemporaine est souvent traversée par les réminiscences de la guerre d'Espagne, les énigmes non résolues de cette période à commencer par la recherche des victimes, les divisions au sein des familles sur l'interprétation des événements. C'est aussi une thématique récurrente chez les cinéastes espagnols, à commencer par Pedro Almodovar. Le pays n'occulte plus les heures sombre et fait face à son Histoire, comme moyen d'avancer. Malgré ces ébranlements majeurs, l'Espagne est parvenue à se reconstituer en un pays entreprenant et pionnier dans certains domaines comme par exemple celui des énergies renouvelables, à retrouver un rayonnement culturel et diplomatique, à nouer des coopérations industrielles de premier plan comme dans l'aéronautique, à construire une forme d'équilibre entre l'Etat et les régions dont la résultante est un plus grand dynamisme économique ; et au total apparaître dans les temps actuels comme l'un des pays européens les plus stables et confiants dans leur avenir. Tout peut naturellement être remis en question par une perte de contrôle de la question des autonomies régionales, une fuite en avant vers le populisme en réponse aux inquiétudes suscitées par le renforcement de la pression migratoire, un retournement économique aggravant la situation d'endettement et accentuant les inégalités ; mais l'expérience de ces dernières années a démontré la forte résilience de la société espagnole, sa capacité à relever les défis sans les occulter, l'efficacité du levier que représente l'environnement économique encourageant l'initiative et l'innovation mis en place au fil de ces dernières années.

En tout état de cause, on doit saluer le remarquable chemin parcouru par l'Espagne pour retrouver le bon cap après les années noires.



## REMISE DU PRIX MARGUERITE DE NAVARRE PALAIS BEAUMONT DIMANCHE 30 NOVEMBRE 2025



Les lauréats du prix Marguerite de Navarre sont Erwan Desplanques, Ralph Vendôme et Eric Mukendi. Rodolphe Martin

[Article Pyrénées Presse – Photo Rodolphe Martin](#)

Le dimanche 30 novembre 2025, dans l'amphithéâtre Lamartine bien rempli où une quinzaine d'Académiciens étaient présents, le président Marc Bélit rendit un hommage remarqué à la présidente Paule Constant, pour l'ensemble de son œuvre littéraire dans une comparaison bienvenue avec l'inspiratrice de l'Académie, Marguerite De Navarre, qui sut mettre à l'honneur l'art de la nouvelle au XVI<sup>e</sup> siècle avec son recueil : l'Heptaméron. Dans une réponse pleine de sincérité, Paule

Constant avoua quel était restée cette petite fille curieuse, parfois apeurée qui découvrait le monde des adultes, et à partir de cela bâtirait une œuvre remarquable. Applaudie et célébrée en son Béarn natal elle avoua se reconnaître elle aussi dans cette phrase de Le Clézio avec lequel elle partage le goût de monde des autres : « c'est vers l'Afrique que je reviens sans cesse ». L'écrivain de « la cécité des rivières », son dernier roman en atteste largement dans cet ouvrage.

Et c'est donc en sa présence sous sa présidence que furent remis les Prix 2025 de la nouvelle à trois lauréats.

### **Les lauréats du prix marguerite de Navarre 2025**

- Erwan Desplanques : grand prix du meilleur recueil (La part sauvage)
- Ralph Vendôme : Prix de la meilleure nouvelle (Dans la haie)
- Eric Mukendi : prix spécial du jury (le blues du dimanche soir)



De gauche à droite : Erwan Desplanques, Ralph Vendôme, Eric Mukendi

## Prix Marguerite de Navarre des collégiens

Auparavant, la veille le prix Marguerite de Navarre des collégiens était remis à Magali Léridan pour son recueil : « Trains d'union » Contes et nouvelles Éditions II Est Midi 2024. En présence de David Diop parrain du prix des collégiens.



Photo de groupe avec le jury des collégiens, les enseignantes du Collège des Lavandières à Bizanos, Marc Bélit et Patrick Voisin de l'Académie de Béarn, Madame Lahore et madame Sémavoine du Conseil départemental et en présence du représentant de l'inspection académique des P.A.





Monsieur David Diop et madame Magali Lérédan à la remise du Prix  
Marguerite de Navarre de la nouvelle.

---

## VIE DE L'ACADEMIE ET DES ACADEMICIENS

---

**Mardi 2 décembre à 16h**, villa Lawrance  
Conversation académique avec Catherine Boileau.

Sujet : Hérité et éthique au XXI<sup>e</sup> siècle.



**Vendredi 19 décembre à 15h**, séance publique au Parlement de Navarre.  
Réception de Mohamed Amara et de Thierry Sagardoytho.

---

## CHRONIQUES DE NOS ACADÉMICIENS

---

***Par Thierry Sagardoytho.***

### ***Elle court, elle court la rumeur. Jusqu'au jour où...***

*La rumeur, ce poison dont on dit qu'il ne souffre d'aucun antidote, trouve un terreau fertile dans les campagnes. Le récit qui suit illustre les racines et les méfaits d'une rumeur en terre béarnaise...*

La vengeance serait, dit-on, un plat qui se mange froid. En voici une illustration rarissime dans les archives judiciaires. Maurice est né à Pau en 1922. Marié à Marguerite et père d'une fille unique, ce béarnais jovial et sans histoire a consacré le plus clair de sa carrière professionnelle à la prestigieuse société pétrolière SNEA-P qui a fait les grandes heures du bassin de Lacq. L'heure de la retraite approchant, le couple Dussarat élit domicile dans une coquette maison du quartier Noirrieu, à Castétis, grâce à la vente de parcelles de terre qu'il détenait à Lacq. Des projets, ce couple de sexagénaires en nourrit à foison. Mais le destin va frapper, trop tôt, par une tragique soirée de janvier 1985. Un froid polaire frappe le pays, des chutes de neige historiques s'abattent sur l'Aquitaine, en Béarn notamment. Il fait nuit ce dimanche 20 janvier. Marguerite et Maurice regagnent leur domicile à bord du véhicule familial qui emprunte, à vitesse lente la voie communale n°6 à Castétis. Il ne reste que quelques centaines de mètres à parcourir. Marguerite est au volant, Maurice a pris place sur le fauteuil passager. Soudain, c'est le drame : un chien traverse la route en courant. Surprise, Marguerite donne un violent coup de volant. Une manœuvre malheureuse qui lui vaut de perdre le contrôle du véhicule, lequel achève sa course dans un fossé profond d'un mètre soixante.



Grièvement blessée, la quinquagénaire est prise en charge par les pompiers d'Orthez qui la transportent à l'hôpital. Elle décèdera de ses blessures dans la nuit, peu après son arrivée aux urgences. Marguerite avait 58 ans. Son époux en revanche est indemne. Les obsèques de Marguerite Dussarat née Fuertès sont célébrées trois jours plus tard à l'église du village avant l'inhumation dans la foulée, au cimetière attenant. Comme il est d'usage, une enquête de gendarmerie est ouverte. Elle conclut vite à une cause accidentelle puis atterrit peu après aux archives du palais de justice de Pau. A ceux qui l'approchent, le sexagénaire devenu veuf affiche un inconsolable chagrin. Mais une étrange rumeur se met à circuler dans le village que l'écrivain béarnais Francis Jammes mit en son temps à l'honneur.

### *Histoire d'une rumeur*

Les circonstances du drame alimentent nombre de conversations. Selon certaines langues trop bien pendues, Marguerite aurait en vérité été... assassinée. Rien que ça. Un crime maquillé en « accident ». Les colporteurs de service se délectent de détails, vrais ou faux, qui donnent corps à la rumeur. En somme, la quinquagénaire aurait été supprimée à son domicile, plusieurs heures avant l'accident qui ne serait qu'une vulgaire mise en scène. L'assassin n'est autre que Maurice qui, d'habitude, prenait le volant. Ce soir, curieusement, il était assis sur le fauteuil réservé au passager avant. La place que l'on dit habituellement réservée au mort quand un accident survient. Qu'il soit sorti indemne de l'accident suffit à alimenter les soupçons. D'ailleurs, la fatale sortie de route s'est produite en l'absence de tout témoin. Il n'en faut pas plus aux colporteurs pour conclure à une macabre mise en scène. Quand il apprend ce que l'on raconte dans son dos, Maurice s'étrangle. Il proteste, jure ses grands dieux, mais rien n'y fait.

L'insidieuse rumeur continue à se répandre, à Castétis et au-delà. Elle finit par remonter aux oreilles des gendarmes qui en informent, comme la loi les y oblige, le procureur de la République en fonction à l'époque, Gabriel Bestard. La rumeur enfle. A tel point que deux mois plus tard, le chef du parquet palois saisit un juge d'instruction afin de tirer les

choses au clair, une fois pour toutes. Fait rarissime, la justice ordonne l'exhumation de la défunte afin de procéder à une autopsie qui devra rechercher si un élément médico-légal (strangulation, arme blanche, arme à feu ?) accrédite -ou pas- l'hypothèse d'un décès résultant d'une cause criminelle. Le rapport du médecin légiste ne tarde pas : aucun indice n'établit l'éventualité d'un geste meurtrier. Une fois encore, la conclusion s'impose : Marguerite Dussarat est décédée des suites d'un accident de la circulation. Point final. Et tandis que le cercueil de la malheureuse rejoint son ultime demeure, l'enquête s'achève par une décision de non-lieu.

Judiciairement, le retraité de Castétis est définitivement blanchi de toute accusation. Hélas pour lui, les rumeurs les plus folles persistent, y compris au sein de la belle-famille qui tourne dorénavant le dos à Maurice. Sa propre fille finit par couper définitivement les ponts avec lui, l'empêchant de voir sa petite-fille âgée d'à peine un an. A Castétis, peu importe ce que la justice a pu dire ou décider. On raconte que l'enquête a été bâclée. Le veuf quinquagénaire s'en sort à bon compte malgré la mort de son épouse sur la conscience. Elle court, elle court la rumeur, ce poison qui ne souffre d'aucun antidote. La retraite de l'ex-employé de la société pétrolière SNEA-P devient un calvaire. Au village, rien n'y fait. Ceux qui le saluent se font rares. Les regards se détournent lorsque Maurice circule au volant de son véhicule. Quoiqu'il dise, sa réputation est brisée à jamais.

Épuisé par ce drame accidentel, ses suites judiciaires, laminé par le poids des soupçons insidieux le visant, le sexagénaire décide de changer d'air. Deux ans plus tard, en 1987, Maurice se remarie avec Honorine. Il vend la maison familiale du quartier Noirrieu et déménage dans les Landes. Le couple recomposé élit domicile à Saugnac et Cambran, près de Dax. Pourtant, Maurice Dussarat n'oublie ni Marguerite, ni ces années heureuses à Castétis. Il vient régulièrement s'incliner devant la tombe avec sa nouvelle épouse qui tient à la fleurir et l'entretenir avec soin. Mais le mal persiste. Le retraité voit bien que nul ne le salue dorénavant.

*Rendez-vous avec la mort*

Jeudi 1<sup>er</sup> novembre 1990, c'est jour de Toussaint et pour la circonstance, les pots de chrysanthème (surnommée « la marguerite des morts ») ornent par millions les tombes de nos aïeux. Le ciel est sombre sur Castétis. Une fine pluie d'automne tombe lorsqu'aux environs de midi, deux dames pénètrent, parapluies ouverts et sac de fleurs à la main, dans le petit cimetière communal adossé à l'église. Depuis cinq ans, Marthe, la sœur de feu Marguerite, et sa fille Sabine, âgée de 33 ans, ne manquent jamais ce rendez-vous rituel pour fleurir la tombe de la défunte. Les deux femmes arrivent de Pau. Viennent-elles à cette heure méridienne car elles redouteraient de croiser Maurice, l'encombrant beau-frère devenu veuf ? Les cinq années écoulées, depuis l'accident de janvier 1985, n'ont guère cicatrisé les plaies. Marthe a eu le plus grand mal à faire le deuil de Marguerite. Et Maurice est intimement convaincu que sa belle-sœur et sa nièce sont à l'origine de l'infamante rumeur qui souille sa probité.

Usé, déprimé, impuissant face à ce mal sournois, le sexagénaire a fini par nourrir une lancinante rancœur contre les deux femmes qu'il tient pour responsable de son calvaire... Voilà sans doute pourquoi Maurice et Marthe ne tenaient guère à le croiser autour de la tombe. En cette journée de Toussaint qui marque habituellement la paix dans les familles, le cimetière est désert à l'heure méridienne. Marthe et Sabine déposent le pot de chrysanthèmes sur le caveau de marbre gris déjà généreusement fleuri. Les deux visiteuses s'arrêtent un long moment, priant l'une et l'autre pour l'être disparu. Perdues dans leurs souvenirs et le recueillement, elles ne regardent guère autour d'elles. Il est midi trente. Soudain, cinq détonations retentissent ! Cinq coups de feu secs et rapprochés qui déchirent le calme ambiant de ce petit cimetière de campagne à l'heure de passer à table. Un riverain voisin s'apprête à partir travailler à l'usine SAPSO d'Orthez. Pressé de partir, il prie son épouse d'aller jeter un œil : « *Chantal, ça vient du cimetière, va voir s'il y a eu quelque chose* » !

La jeune femme met le nez à l'extérieur. L'endroit semble calme : il n'y a personne à l'horizon mais deux parapluies ouverts jonchent le sol, près d'une tombe. Par acquis de

conscience, Chantal part jeter un œil. A peine pénètre-t-elle dans le cimetière qu'elle aperçoit deux cadavres allongés face contre terre près du caveau où repose Marguerite Dussarat. La jeune mère de famille est bouleversée. Redoutant qu'un tireur fou ne rode dans les environs, elle se précipite à son domicile d'où elle compose le 17 : « *Allo, la gendarmerie ? Venez vite, je vous en supplie, il vient d'y avoir un crime, j'ai vu deux cadavres au cimetière de Castétis !* ».

Au centre opérationnel de Pau, le gendarme qui réceptionne l'appel croit d'abord à une plaisanterie. Mais les détails troublants que l'appelante dissipent de suite tous les doute. Un double meurtre dans un cimetière, c'est du jamais vu dans les environs. A midi quarante, l'état-major départemental de la gendarmerie déclenche les grands moyens. Une première patrouille démarre d'Orthez tandis que l'officier de garde, le colonel Bernard Aumonier, décrète la mobilisation générale : tous les effectifs disponibles doivent prendre immédiatement la route du village de Castétis. Sur place, les militaires font le même constat macabre. Les deux femmes sont visiblement mortes sur le coup. Leur meurtrier ne leur a laissé aucune chance. Le cimetière, situé en bordure de la toute départementale, devient en un rien de temps une scène de crime. Interdiction est faite à quiconque d'approcher, les familles qui avaient prévu d'honorer leurs défunts cet après-midi sont priées de revenir un autre jour. Un comble en ce jour de Toussaint.

Avec cette force d'intervention rapide propre à la gendarmerie nationale, de nombreux véhicules bleus bouclent le périmètre. L'affaire est exceptionnelle et c'est logiquement aux limiers de la Section Recherches de Pau que le substitut du procureur de permanence, Frédérique Porterie, confie l'enquête dès son arrivée. Les gendarmes commencent par ratisser minutieusement la zone, à la recherche du moindre indice, tandis qu'un peloton de gendarmes mobiles arrive de la côte basque. La chasse à l'homme commence. Grâce à l'équipe cynophile, aidée du chien renifleur spécialisé dans la traque de personnes disparues, les enquêteurs commencent par explorer les abords du cimetière. Ils tombent vite sur un véhicule vide et abandonné. Selon le fichier des immatriculations, il appartient à un certain Dussarat Maurice, né le 8 juillet 1922 à Pau. Bizarre. C'est le beau-frère et le

grand-oncle des deux victimes. Il est aussi l'ex-époux de Marguerite sur la tombe de laquelle le drame a eu lieu.

L'un des gendarmes de la brigade d'Orthez, présent sur les lieux, rapporte le retraité rodait autour du cimetière ces derniers temps. Une présence inhabituelle qui a valu à un voisin de le signaler. Que fait ici ce véhicule fermé à clef ? Les gendarmes explosent la vitre. Ils s'emparent d'un vêtement déposé sur la banquette qu'ils soumettent au flair du chien renifleur. Bonne pioche. La truffe du canidé fera le reste. L'animal entraîne son maître en direction d'un fourré situé à cent cinquante mètres de là. Les militaires avancent prudemment, au cas où Maurice serait dissimulé là-dedans, arme à la main. Il est déjà trop tard. Le corps du retraité git au milieu des fourrés, là-même où tôt le matin, il avait installé un poste de tir offrant une vue plongeante sur la tombe de son ex-épouse. Une fois son double forfait accompli, l'assassin habillé d'une tenue de camouflage a retourné l'arme contre lui, se donnant la mort en tirant une balle en pleine tête.

Près de lui, il y a une Winchester Magnum 300 automatique équipée d'une lunette à viseur, une arme destinée habituellement au gros gibier. Les gendarmes ne tardent pas à reconstituer le puzzle de l'horrible scénario. En ce froid matin d'automne, le retraité s'est levé aux aurores. Il a quitté son domicile de Sagnac et Cambran afin de prendre la route menant à Castétis. Certain que Marthe et Sabine viendraient fleurir comme chaque année la sépulture de Marguerite, il a décidé de les supprimer symboliquement le jour de la Toussaint, un rendez-vous rituel qu'elles n'auraient manqué pour rien au monde.

Le retraité avait tout prévu : vêtu d'un treillis de chasseur, armé de sa redoutable carabine, il a honoré avec ponctualité ce rendez-vous avec la mort planifié visiblement de longue date. Afin de n'éveiller aucun soupçon et surtout pas celui de ses deux futures victimes, Maurice a pris soin de stationner son véhicule à l'abri des regards. Il n'avait de toute façon aucune intention de s'enfuir, une fois son forfait perpétré. Fermant soigneusement le véhicule à clef, il s'est rendu à son poste d'observation, un discret petit bosquet offrant une pleine vue sur le caveau familial où repose Marguerite, son ex-

épouse. L'ex-chasseur madré a ensuite posé sa Winchester Magnum sur une baguette en forme de fourche afin d'ajuster le tir. Maurice ignorait à quelle heure Marthe et Sabine viendraient mais il était sûr d'une chose, elles viendraient.

Tapi dans l'ombre, rompu à la patience du chasseur qui guette sagement sa proie, Maurice a attendu son heure. C'est lorsque l'église du village a sonné les douze coups de la mi-journée que ses deux futures victimes ont fait leur entrée dans le cimetière. Midi, l'heure du crime. Trente minutes durant, le retraité béarnais a ajusté l'arme et le viseur. Tandis qu'elles se recueillaient, Marthe et Sabine ignoraient que leur futur assassin ne les lâchait pas d'un millimètre. A midi trente, Maurice a décidé de leur exécution. Cinq fois, il a tiré. Animé de cette haine qu'il a ressassée à l'envi, il a fait carton plein ! A son domicile ou près de lui, le vieil homme n'a laissé aucune lettre expliquant les mobiles de son geste effroyable. Les gendarmes ne tardent pourtant pas à les deviner.

Plusieurs années durant, la rancœur à outrance a conduit cet homme de soixante-huit ans, décrit comme discret et courtois, à alimenter une haine implacable. Souillé par la rumeur, Maurice a sans doute imaginé qu'il laverait son honneur bafoué en punissant celles qu'il tenait, à tort ou à raison, comme les artisans de son désarroi. En s'infligeant la mort, il a signifié à tous qu'après le décès de sa première épouse, il n'attendait plus rien de l'existence. Cruauté du destin : Maurice, Marthe et Sabine, ennemis irréductibles, partagent pourtant un point commun. A l'état-civil de la mairie, les trois sujets de cette tragédie familiale sont décédés simultanément au cimetière communal, le 1<sup>er</sup> novembre 1990, ce jour de l'année où l'on célèbre l'hommage aux défunts. Comme si le sang versé sur une pierre tombale pouvait nettoyer une infamie. Ayant perdu la raison, c'est ce jour symbolique que Maurice a symboliquement choisi de tirer sa révérence. La rumeur, un terrible poison.



**Par Jacques Dumasy**

## **VICTOR SEGALEN, L'ESPACE, LE TEMPS, L'AILLEURS.**

Victor Segalen, tout au long de sa vie, a parcouru de grands espaces, remonté le temps et pénétré au plus profond de lui-même : c'était un voyageur- né, en perpétuelle recherche d'un « ailleurs ».

### **I. L'ESPACE ET LE TEMPS**

En 1902, Victor Segalen, 25 ans à peine, vient de réussir ses études de médecine au sein de la Marine Nationale et il rejoint sa première affectation en Polynésie, en passant par Le Havre, New York puis San Francisco. Une fièvre typhoïde l'y retient hospitalisé plusieurs semaines, ce qui lui laisse le temps de découvrir le célèbre quartier chinois et d'assister à des spectacles de l'Opéra de Pékin. Il séjourne ensuite 18 mois en Polynésie, essentiellement à Tahiti où est basé son aviso, mais il arpente aussi les îles du Pacifique : les Marquises, les Gambier, les Tuamotu, Wallis et Futuna, la Nouvelle Calédonie. Son bâtiment regagne la Métropole par l'Océan Indien et il égrène les escales à Batavia, Colombo, Djibouti, Le Caire avant d'atteindre Marseille. Il boucle ainsi son premier tour du monde, d'octobre 1902 à février 1905 et, dès lors, il n'aura de cesse de repartir.

*« Je suis né pour vagabonder ; voir et sentir tout ce qu'il y a à voir et sentir au monde. Je poursuivrai ma collection. A commencer sans doute, par l'Extrême Orient » (28 février 1906).*

Les règlements de la Marine lui sont favorables : il obtient pendant deux ans le statut d'élève-interprète de chinois à Paris que prolonge un séjour sur place consacré à l'étude de la langue et à la découverte du pays. Ce sera l'origine de son premier séjour en Chine, d'avril 1909 à août 1914. Pour rejoindre la capitale de l'Empire, le voyageur prend son temps : son bateau le mène à Shanghai, via Colombo, Singapour, Saigon et Hong Kong puis il visite en Chine Suzhou, Nankin et Hankou en remontant le Yangzi et rejoint enfin Pékin par la toute nouvelle voie ferrée. Il y reste quelques semaines avant d'entreprendre, avec son ami Augusto Gilbert de Voisins qui l'a rejoint et à la tête d'une caravane imposante, un long périple dans la Chine de l'intérieur par le Shanxi, Xi'an, Lanzhou, le Gansu puis le Sichuan, de Chengdu à Chongqing, avant de redescendre le Yangzi par les célèbres Trois Gorges jusqu'à Shanghai. Il termine ce voyage par un crochet au Japon où il visite les principaux sites historiques puis retrouve sa jeune épouse, Yvonne, venue

de Paris à Hong Kong, et ils remontent ensemble jusqu'à Pékin. L'expédition aura duré 8 mois et lui aura permis de connaître la Chine profonde avant de s'installer dans la capitale.

Si Pékin est sa résidence principale pendant 4 ans, Victor Segalen fait également de longs séjours dans d'autres régions : en Mandchourie d'abord, à Shanhaiguan, là où la Grande Muraille se jette dans la Mer Jaune, il participe à la lutte contre une épidémie de peste qui ravage le Nord de la Chine ; à Tianjin, il enseigne la médecine au Collège Impérial ; au Hunan, il est le médecin personnel du fils de Yuan Shikai, président de la toute nouvelle république chinoise. En 1913, il obtient des autorités françaises, politiques, militaires et culturelles, le soutien nécessaire pour monter une ambitieuse mission archéologique qui lui permet de sillonner à nouveau la Chine selon une « grande diagonale », de Pékin au Yunnan, de février à septembre 1914, avant que la déclaration de guerre ne l'oblige à rejoindre en urgence le front au nord de la France.

Victor Segalen fait un nouveau séjour d'un an en Chine à partir de janvier 1917 comme médecin d'une mission officielle chargée de recruter des travailleurs chinois pour aider les troupes alliées en arrière du front de guerre. Il rejoint à cette occasion la Chine par la voie du nord, via Londres puis la Suède pour éviter l'Allemagne, Saint Pétersbourg, Moscou et le Transsibérien. La mission séjourne successivement à Pékin, Nankin, Shanghai et Hong Kong. Il revient en France en mars 1918 après deux longues étapes à Hanoi et Singapour.

Un bref et dernier voyage l'amène en Algérie à la fin de l'hiver suivant. Il tente d'y soigner son état dépressif et d'épuisement physique qui seront la cause de sa mort en mai 1919 en Bretagne.

\*

Cette vie d'errance, qui mêle des voyages encore périlleux à l'époque et de longues résidences à l'étranger - essentiellement en Chine - constitue la première donnée fondamentale pour mieux appréhender Victor Segalen. Toute sa vie, il eut besoin du changement, du lointain, de l'étranger pour trouver le décor propice à son inspiration. Cependant, il préfère plus l'escale et le séjour que le voyage lui-même et, bien qu'il soit marin, plus être ancré au sol que naviguer en mer, une mer qu'il éreinte à de nombreuses reprises :

*« Je trouve la pleine mer peu emballante, nauséuse et bête... Oh, que c'est bon le sol solide, parfumé, après cinq jours de pleine mer. La mer, décidément, n'est belle que vue des côtes, ou encadrée de rives, de plages, de roches. Le large est mesquin et inodorant... La vie en mer me fait l'effet un peu fade d'une retraite de vieille fille dévote... Vraiment, la pleine mer est bêtasse. Elle ne vaut que parce qu'elle vous conduit »* (les îles sous-le-vent, lettre du 23 septembre 1903).

Cette quête de l'« ailleurs » - axe qui va structurer toute la pensée et l'imaginaire de Victor Segalen - n'empêche pas le voyageur de décrire le réel qui défile sous ses yeux, et ses carnets de voyage (*Briques et Tuiles ; Equipée ; du Grand Fleuve*, ainsi que sa volumineuse correspondance) regorgent de descriptions

qui sont autant « d'arrêts sur image » dans ce film qu'il tourne jour après jour. Écoutez-le découvrir Tahiti ce 23 janvier 1903 :

*« Ce matin, avec le jour, s'est dessinée la silhouette triomphale de Tahiti. Pendant que derrière nous les gros cumuli gris se bousculent dans le ciel, en arrière-garde attardée de l'orage d'hier, c'est, en face, dans un ciel pale, la découpée brutale et douce de l'île désirée. Elle se lit, inscrite en violet sombre sur la place délavée du ciel. De gauche à droite : un éperon longuement effilé, puis une crête déchiquetée qui le prolonge, puis deux pics, dont le géant de l'île, puis un autre sommet, et encore une pente lente vers la ligne d'horizon. Deux plans : les sommets durement accusés et comme incrustés d'un trait de vitrail, et les versants très doux et veloutés perdus en bas dans le pailleté frémissant de la mer ; l'air s'emplit de bouffées tièdes et de parfums caressants. Et sur la gauche, là-bas, le soleil grandit derrière la Pointe de Vénus ».*

Découvrez maintenant ce Sichuan où il pénètre :

*« Nous avons repris nos chevaux et la route. Celle-ci est devenue une chaussée large d'un mètre, faisant une forte saillie sur les champs inondés, transformés en rizière par des irrigations admirables. La terre est plus admirable encore par sa couleur et sa fécondité : brune, sépia, ocre brune. C'est la troisième récolte qu'elle va porter. C'est maintenant une plaine immense, ondulée de collines, encombrées de villages repus. Confort et vie au plus grand air. Climat doux en cette saison. C'est une province essentiellement heureuse que ce Sichuan qui nous accueille avec tant d'aménité, plaine rouge, brune, ocreuse, huileuse, grasse et riche... les couleurs, ici, sont toutes terrestres, ou bien en cette saison, toutes végétales : l'incomparable vert vif du riz non repiqué ; le vert Cézanne de l'avoine. Le blond non pas du blé, mais le blond d'une blonde qui aurait des reflets verts, et que s'efforcerait de copier le blé même. Et puis le jaune du blé mûr. Fond de manganèse, ou, parfois, d'ocre. Mais toute la couleur, ici, est terrestre. Ne la cherchons pas dans le ciel même crépusculaire : le ciel est simplement bleu quelconque... le crépuscule est pourtant doux : c'est qu'alors les seules couleurs terrestres montent et sentent, et bon ».* (lettre du 4 décembre 1909)

Victor Segalen a cette rare capacité de parcourir l'espace et d'en extraire des points pour les magnifier, le plus souvent dans des écrits d'une grande fulgurance, mais aussi parfois dans les clichés qu'il prend avec son « gros œil de verre », ensemble de photographies si précieuses d'une Chine qui était déjà celle du passé. Et nous touchons là au deuxième volet de cette vie particulière du grand voyageur : l'exploration du temps, par une remontée permanente de l'histoire pour découvrir une origine aussi éloignée qu'un océan lointain.

\*

Pendant les vingt ans qu'il passe à écrire, Segalen est en permanence à la recherche du passé, d'un héritage à comprendre et à conserver, et il n'hésite pas à se doter des connaissances scientifiques nécessaires pour remonter le temps, mêlant l'ethnologie, la musicologie, la linguistique, l'archéologie et l'histoire.

Déjà en Polynésie, le spectacle d'une société traditionnelle en voie de disparition sous les vagues destructrices de l'occidentalisation l'avait projeté dans un programme d'études et de recherches documentaires, utilisant tous les ouvrages parus à l'époque sur la culture maorie et sur ses coutumes. Le but est à la fois de redécouvrir des pans entiers d'une culture disparue, de dénoncer les attaques dont elle est victime de la part des colonisateurs, qu'ils soient militaires, politiques ou religieux, mais aussi de trouver, dans l'exhumation de ce passé, l'inspiration nécessaire à la création littéraire qui anime déjà le jeune Segalen. La concrétisation principale de cet effort sera sa première œuvre, une des rares éditées de son vivant, *les Immémoriaux*.

Mais c'est le passé de la Chine qui constitue le décor principal de son œuvre. Pour y accéder, Segalen, le poète, le chantre de l'imaginaire, adopte la démarche d'un scientifique, en règle d'ailleurs avec les études de médecine qu'il avait suivies. Il profite de l'offre faite par la Marine à ses jeunes officiers qui souhaitent apprendre des langues rares, leur octroyant deux années complètes de séjour linguistique dans le pays choisi pour autant qu'ils aient au préalable suivi les cours à l'Ecole Nationale des Langues Orientales. Il opte, après son retour de Polynésie, pour la Chine et se met à en apprendre la langue avec détermination. Il a pour principal professeur Arnold Vissière, ancien diplomate et interprète de notre Ambassade en Chine, qui dirige alors à Paris le département de chinois des Langues-Ô, mais il n'hésite pas à faire appel également, lors de ses séjours professionnels à Brest, aux deux seuls chinois présents sur place pour apprendre à converser en mandarin. Il continue, une fois affecté en Chine, à poursuivre l'étude de la langue et atteint un très bon niveau lui permettant à la fois de déchiffrer le chinois classique et d'échanger dans la vie de tous les jours. Il se distingue ainsi, avec fierté, des autres écrivains de son temps passionnés de Chine, comme Paul Claudel, Alexis Leger, Pierre Loti ou Claude Farrère, qui n'ont pas eu le courage de mener un investissement intellectuel aussi intense et soutenu.

En ce début du siècle, l'enseignement de la langue chinoise en France est déjà une tradition ancienne, née d'un précurseur au Collège de France, Jean-Pierre Abel-Remusat (1788-1832). Les maîtres qui lui succèdent et qui bâtissent l'enseignement du chinois à Langues-Ô sont Stanislas Julien (1797-1873), Antoine Bazin (1799-1872), Léon d'Hervey de Saint Denys (1822-1892), Gabriel Deveria (1844-1899), avant qu'Arnold Vissière n'imprime sa marque.

Mais la langue n'est pour Victor Segalen qu'un moyen d'accéder à la culture et à la civilisation chinoise. Très vite, il s'intègre au milieu de la sinologie française qui, à cette époque, domine dans le monde les études sur la Chine, dans la grande tradition des Jésuites du 17ème et du 18ème siècle. L'historien le plus prolifique est alors Henri Cordier qui soutiendra Segalen dans tous ses projets. Le maître incontesté est cependant Edouard Chavannes (1865-1918) : archéologue et sinologue, il est le récent traducteur des *Mémoires Historiques de Sima Qian* ainsi que de textes bouddhiques fondamentaux. Professeur au Collège de France à partir de 1893 et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, il consacre ses recherches aux inscriptions de la dynastie des Han et a déjà publié la *Sculpture sur pierre en Chine au temps des Han*. Il rentre d'une longue mission archéologique en Chine du Nord quand il rencontre à Paris

Victor Segalen. Celui-ci restera son disciple jusqu'à sa mort, au même titre que Paul Pelliot (1878-1945), Marcel Granet (1884-1940), Henri Maspero (1883-1945), Robert Des Rotours (1891-1980) et Paul Demieville (1894-1979).

Grâce à Edouard Chavannes qu'il rencontre à plusieurs reprises entre 1907 et 1909, Segalen s'initie rapidement à l'archéologie et à la culture classique chinoise et prépare sous sa direction sa première expédition de 1909 : il visite alors les Monts de Wutaishan, principal centre bouddhiste de la Chine du Nord que Chavannes avait déjà étudié en 1905 ; les pays du Loess et les régions du Fleuve Jaune où il poursuit l'étude de la sculpture des Han initiée par Chavannes ; l'ancienne capitale impériale Xi'an où il découvre les stèles de pierre qui vont tant l'inspirer dans son œuvre littéraire (il y voit la célèbre stèle nestorienne érigée en 781 et redécouverte par les Jésuites au 17ème siècle) ; ceci l'amène à l'étude des Annales et des grands textes classiques qui ont été présentés depuis peu par les Pères Couvreur et Wiegner. Cette première expédition en Chine lui permet de se former à l'archéologie chinoise et d'établir les fondements de sa connaissance.

Les quatre années passées ensuite en Chine forment sa connaissance de l'histoire de l'empire chinois, alors même qu'il se défait sous ses yeux, et cette culture historique imprime ses œuvres maitresses : *Stèles, Le Fils du Ciel, René Leys, Peintures*. Mais alors qu'il les travaille, les façonne, les reprend et les hisse vers la perfection, il invente parallèlement un projet culturel de grande ampleur : la création à Pékin d'un musée et d'une bibliothèque consacrées au dialogue des arts et des cultures chinoise et française, couplés avec la création d'un enseignement pour les jeunes artistes des deux pays. Il établit les contacts préliminaires en 1912-1913 : en Chine, il recueille le soutien des deux ambassadeurs successifs, Pierre de Margerie puis Alexandre Conty mais aussi du président chinois Yuan Shikai, qu'il rencontre, et de son fils qu'il côtoie journellement, étant son médecin personnel, lors de son séjour au Hunan. Il se rend également en France à l'été 1913 et obtient l'accord du Ministère des Affaires Etrangères, grâce à Philippe Berthelot qui est déjà l'animateur de notre politique asiatique. L'appui des sinologues lui est également accordé par le biais d'Edouard Chavannes avec qui il fixe les détails de l'importante prochaine mission archéologique dont un des objectifs est aussi de conforter l'idée de la création du musée. La mission est financée par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, grâce à son président Emile Senart et à Henri Cordier, à laquelle s'adjoint le Ministère de l'Instruction Publique, pour un montant total de 23 000 Francs. Enfin, le mécène Jacques Doucet lui ouvre un budget illimité pour couvrir les frais d'estampage et de photographies de la mission avec une promesse supplémentaire d'une ligne de crédits pour la fondation de la chaire à Pékin de l'histoire de l'art chinois.

La mission qui se déroule de février à août 1914 classe définitivement Segalen parmi les archéologues-sinologues français qui marquent la première moitié du 20ème siècle : Chavannes, le commandant d'Ollone, Maspero, Pelliot, Teilhard de Chardin et Demieville. Son apport est essentiel pour la statuaire et l'art funéraire chinois et ses écrits, dessins, photos, estampages en témoignent abondamment tout comme le rapport fait devant ses pairs à Paris à la fin de 1914. Sa découverte la plus extraordinaire est celle, à

Xi'an, du mausolée du premier empereur Qin Shi Huangdi, mais elle ne révélera ses huit mille soldats et chevaux en terre cuite que 60 ans plus tard.

La maîtrise que Segalen avait de l'histoire chinoise, notamment dans ses manifestations archéologiques, est ample et sa démarche scientifique incontestable mais elle a été longtemps cachée par l'œuvre littéraire qui, pour lui, en était le prolongement et le but ultime. Si elle s'accompagne parfois de jugements de valeurs qui appartiennent plus à l'esthète qu'à l'historien, elle est toujours en quête d'une « beauté ascendante » qui l'amène à remonter dans le temps à la recherche d'une pure origine. Le chemin parcouru par Victor Segalen à travers l'espace et le temps était en fait celui de la recherche de lui-même.



Victor Segalen en 1904.



## II. A LA RECHERCHE DE LUI-MEME

La démarche est quasiment pascalienne : la vision infiniment grande de l'espace et du temps s'accompagne, chez Victor Segalen, d'une vision de la profondeur de l'être.

La recherche affective de lui-même se construit d'abord par sa relation aux autres. Il a été dans sa jeunesse marqué par sa famille et son éducation, au point d'avoir décidé d'y échapper résolument, mais il garde de son enfance heureuse un attachement profond pour ses parents, particulièrement pour sa mère qui sera, pendant longtemps, la destinataire principale de ses lettres.

Les amis de jeunesse comptent également beaucoup pour lui : étudiants rencontrés en médecine ou camarades de la Marine comme Emile Mignard, Max Prat, Pierre Richard ou Henry Manceron, avec lesquels il développe une complicité fraternelle et parfois très « masculine ». Deux personnes comptent plus que d'autres pour avoir été les compagnons des périples en Chine : Auguste Gilbert de Voisins, parfois rabroué pour son exotisme facile mais dont la générosité était sans faille ; Jean Lartigue, l'officier de Marine et le fidèle ami, le correspondant préféré à qui il s'ouvre avec franchise et à qui il se confie en dernier peu avant sa mort ; les amitiés littéraires et artistiques sont aussi autant de piliers qui fondent sa personnalité : Pierre Loti, Pierre Louÿs, Joris Huysmans, Jules de Gaultier, Claude Farrère, Louis Laloy, Claude Debussy sont les plus influents et ceux qui l'aident à définir sa notion de l'exotisme. Mais il considère Paul Claudel comme son interlocuteur principal : l'écrivain le fascine, le religieux l'horripile. L'importance que Segalen accorde à ses amis se révèle pleinement dans sa correspondance et les dialogues qu'ils mènent avec eux sont autant de pierres à l'édifice construit pour la recherche de lui-même.

Ses rapports avec les femmes sont ceux de son temps : un jeune homme débridé, multipliant les conquêtes, qui fait place assez rapidement à l'homme marié et rangé. Dans sa jeunesse, Victor est un grand séducteur et ses succès se nomment Henriette, Saveria, Marcelle, Jeanne, Olympe, Dinnah... Mais c'est en prenant le grand large qu'il se laisse vraiment aller aux délices des relations féminines : il est à San Francisco - hospitalisé il vient de réchapper à la fièvre typhoïde - et il s'acoquine avec une infirmière, la jeune Rachel :

*« Petite juive de 18 ans, métissée de mexicain avec une pointe d'origine allemande. Le résultat de ces croisements, invraisemblables, est purement exquis... c'est un type de maitresse-camarade complet. Nos embrassements sont forcément polyglottes : elle pimente nos spasmes d'un « che t'aime » hébraïque et très joliment murmuré. Et je lui réponds des mots d'amour pêchés dans mes souvenirs. Je l'ai sous la main aux heures voulues. Elle fume énormément, adore l'eau de Seltz et se tord à mes plaisanteries franco-américaines et à mes envolées audacieuses dans la langue du président Roosevelt » (San Francisco, lettre à Emile Mignard du 28/29 décembre 1902).*

Dès son arrivée, en janvier 1903 à Tahiti, il succombe à la coutume des officiers de Marine qui prenaient

une épouse locale. La description qu'il fait de Maraéa et, par elle, de la femme maorie, est celle d'un esthète jouisseur :

*« Je défie une peau blanche d'approcher du velouté, du fondu, du caressant auquel arrive l'épiderme ambré et doré de nos petites vahinés. De l'épaule au bout des doigts, la maorie dessine, mouvante ou courbée, une ligne continue. Le volume du bras est très élégamment fuselé. La hanche est discrète et naturellement androgyne... les cheveux opaques, odorants, à peine ondulés, rejoignent et recouvrent les reins qui pourtant seraient vus sans impudeur. Ils sont nets, dessinés pour progresser, rythmer le plaisir de la danse. Cela pour la joie de l'allure, en course, en marche ou en nage entre deux eaux. D'autres vertus secrètes, pures, mystérieuses révélations du corps à ce moment où il semble que plus rien n'est à découvrir... mais ceci n'est pas à dire avec des mots »* (Lettre à Emile Mignard des 5 et 11 février 1903).

C'est avec la belle vahiné qu'il atteindra les sommets de la jouissance et son émotion transparait dans un courrier à Henry Manceron écrit près de dix ans plus tard :

*« Je t'ai dit avoir été heureux sous les tropiques. C'est violemment vrai. Pendant deux ans en Polynésie, j'ai mal dormi de joie. J'ai eu des réveils à pleurer d'ivresse du jour qui montait. J'ai senti de l'allégresse couler dans mes muscles. J'ai pensé avec jouissance ; je tenais mon œuvre ; j'étais libre, convalescent, frais et sensuellement assez bien entraîné. J'avais de petits départs, de petits déchirements, de grandes retrouvées fondantes. Toute l'île venait à moi comme une femme. Et j'avais précisément, de la femme, là-bas, des dons que les pays complets ne donnent plus. »* (Lettre à Henry Manceron de 1911).

Mais cette vie de plaisirs n'est pas suffisante. Très vite, il est accaparé par ses projets littéraires et la suite de son séjour polynésien n'est, pour lui, que l'occasion de relations ancillaires :

*« En six mois, ayant expérimenté la tahitienne, la demi-blanche, je m'en suis venu trouver la blanche ; et de celle-là même, volontairement, je m'en détache, je la quitte, l'ai quittée même, très amicalement, mais très résolument, à la stupéfaction de tout Papeete ; inutile de te dire que priment, en cette décision, les raisons intellectuelles : la liberté de rêverie de mes nuits ! A mon livre futur, à tout ce que je veux, très humblement, mais très intensément, œuvre, je l'ai posément sacrifiée »* (lettre à Emile Mignard du 2 octobre 1903).

Ce « sacrifice » sera confirmé dès son retour en France. Il est décidé à se marier rapidement. Le 15 février 1905, il assiste au mariage de son ami, Emile Mignard, et y rencontre Yvonne Hebert. Il lui déclare sa flamme fin mars. Ils décident de se marier le 15 avril. Ce qui est fait le 3 juin, après que Victor ait échappé à une ultime crise de doute dépressif. En se mariant ainsi tambours battants à Yvonne Hebert, Segalen fait le choix de la tendresse, de la complicité, de la fidélité et d'une stabilité affective jugée essentielle à l'œuvre qu'il a déjà en tête. Les femmes n'y auront pas de place particulière et n'inspireront pas ses poèmes, même si la Beauté qu'il cherchera toute sa vie est profondément d'essence féminine. Segalen n'est pas Apollinaire. Sa relation avec une amie, Hélène Hippert, au soir de sa vie, fera couler beaucoup d'encre, mais les élans lyriques et platoniques des lettres qu'il lui envoie sont en fait le signe d'un besoin, à la fois d'une reconnaissance intellectuelle que peu de monde lui accorde alors, et d'une affection protectrice, qui se mêle d'ailleurs à celle de son épouse, alors que la vie s'éloigne de lui.

Ses relations affectives s'inscrivant dans un climat de stabilité, s'offre dès lors à lui la liberté intellectuelle de continuer son voyage personnel vers des contrées moins conventionnelles. L'opium est ainsi le compagnon régulier d'échappées nocturnes. C'est, à l'époque, une forme de révolte des « fils de bourgeois » et une source d'inspiration pour des artistes cherchant à échapper aux règles de la bien-pensance. Claude Farrère et Louis Laloy sont les chantres de la drogue douce dans plusieurs ouvrages. Cependant, si Segalen ne cache pas une consommation régulière d'opium pendant une quinzaine d'années, il n'y accorde pas une place considérable. Il est alors en Chine :

*« J'ai trouvé en pleine montagne, dans un gros village, de la vieille pâte d'opium non cuite, datant d'avant les décrets et analogue à quelque Bordeaux 1878. Je la ramènerai en France avec grand soin car elle fera fureur. Je n'ai pour l'opium aucun attrait intellectuel et quelque dégoût physique. Je ne trouve à l'opium qu'un seul avantage : m'assurer l'attention recueillie, optimiste des gens à qui je parle. Il crée évidemment « une atmosphère ». Une pensée en appelle une autre, y dévie sur une troisième ; puis on éprouve un scrupule et on revient à la première ; mais rien de bien neuf ne s'en évoque. Je sais meilleur gré à l'alcool, parfois, et encore davantage à l'excitation pure et simple de la causerie »* (lettre à son épouse du 9 décembre 1909).

\*

La véritable drogue de Victor Segalen est effectivement l'échange intellectuel. C'est par lui qu'il tente de trouver la vérité. Deux artistes vont jouer un rôle majeur sur la voie qu'il emprunte alors qu'il a à peine 25 ans.

Le premier est Paul Gauguin. C'est le fruit de la coïncidence polynésienne. Peu de temps après son arrivée à Tahiti, Segalen est chargé par le Gouverneur de rassembler les biens du peintre qui vient de mourir aux Iles Marquises. Il découvre ses tableaux et ses écrits et souscrit très vite à sa critique du colonialisme, de l'occidentalisation et du prosélytisme religieux avec lesquels lui-même n'est pas tendre :

*« Comment exprimer le ridicule, la mesquinerie, la saleté sordide des pères de Picpus à Tahiti, en comparaison de la grande beauté charnelle et saine et parfumée des nobles Tahitiens, mangeurs de fruits et amoureux d'eau vive »* (*Briques et Tuiles*, 3 octobre 1909).

Il poursuit dès lors le combat qui fut celui de Gauguin pour la défense de la culture agonisante des Iles du Pacifique. Il se rallie à sa recherche de la civilisation primitive. Mais il est surtout fasciné par la transcription du combat qu'a mené l'artiste dans une peinture « révolutionnaire ». Il est décidé à faire en littérature ce que Gauguin a magistralement réussi par sa peinture.

Le second artiste qui façonne la pensée de Segalen est Arthur Rimbaud. Il n'a sans doute pas eu l'occasion de voir les peintures de Gauguin avant la Polynésie. Il connaît en revanche profondément l'œuvre de Rimbaud, quand, au retour du Pacifique, il fait escale à Djibouti. Il y mène une véritable enquête policière pour comprendre comment Rimbaud vivait en Abyssinie, interrogeant tous ceux qui l'avaient connu. Il poursuit cette enquête en France auprès de la famille de Rimbaud et notamment de sa sœur Isabelle. Il

peine à comprendre la double vie du personnage, la rupture produite en lui à 20 ans par « la réalité rugueuse à étreindre », alors qu'il est arrivé au sommet de la poésie, et sa mutation en un médiocre trafiquant des rivages abyssins refusant toute littérature.

*« Je tente d'imaginer ici, sur les quelques documents découverts, ce que put être « l'Explorateur ». Car le poète, d'autres l'ont dit. Pourra-t-on jamais concilier en lui-même ces deux êtres l'un à l'autre si distants ? Ou bien ces deux faces du Paradoxal relèvent-elles toutes deux d'une unité personnelle plus haute, et jusqu'à présent, non-manifestée ? (Djibouti 10 janvier 1905).*

Mais, comme pour Gauguin, ce qui le fascine chez Rimbaud est sa capacité à marier son imaginaire et son expression dans une création poétique sans pareille. Les deux exemples de Gauguin et de Rimbaud s'impriment en lui et lui inspirent le projet d'un livre qui les réunirait sous un titre « *Les hors-la-Loi* ». Il écrira en définitive deux textes séparés : « *Gauguin dans son dernier décor* » ; et « *Le double Rimbaud* ».

L'intérêt pour ces « révoltés », pour leur refus de toutes compromissions, leur farouche volonté de sortir du monde conventionnel et de trouver des représentations artistiques nouvelles marquent profondément le jeune voyageur à la recherche d'horizons dégagés. Mais, concomitamment et parallèlement, Victor Segalen ébauche le concept qui va marquer toute son œuvre et qu'il va peaufiner inlassablement dans ses notes pendant près de quinze ans, d'octobre 1904 à octobre 1918 : l'exotisme. Il le construit en opposition à l'exotisme de la littérature coloniale d'alors dont ses amis Pierre Loti et Claude Farrère sont les meilleurs artisans, mais dont il critique la superficialité, et qui s'étend jusqu'à Paul Claudel qui a publié, en 1900, au Mercure de France, « *Connaissance de l'Est* », recueil de textes composés lors de ses longues années passées en Chine. Victor Segalen admire ce livre - il en publiera lui-même à Pékin une édition de type oriental - mais dénonce cependant l'arrogance de l'auteur, son refus de pénétrer réellement la culture chinoise et d'en apprendre la langue. Pour Victor Segalen, cette littérature est celle de « colonisateurs » qu'il va jusqu'à qualifier de « proxénètes de la sensation du divers ».

Pour lui, l'exotisme est d'abord la recherche d'un « *parallélisme entre le recul dans le passé (historicisme) et le lointain dans l'espace (exotisme)* », et, pour en désigner les adeptes, il préfère le mot « exote » : « *il y a, parmi le monde, des voyageurs-nés, des exotes* » (*Essai sur l'exotisme*, décembre 1908). Etre ailleurs, concevoir l'autrement, donner la parole à ceux qui ont une différente version du monde, tel est désormais le fil directeur de l'œuvre de Victor Segalen.

*« C'est la notion du différent ; la perception du Divers ; la connaissance de quelque chose qui n'est pas soi-même ; le pouvoir d'exotisme ce n'est que le pouvoir de concevoir autre... Ayant fortement senti l'exotisme, tous les exotismes, de l'espace (races, sexes), du temps (amour du passé), je me suis demandé quel était l'élément commun de ces belles sensations et j'ai cru voir que j'étais apte à flairer en tout le Divers » (Essai sur l'exotisme, décembre 1908).*

Cette recherche du « Divers » oblige Segalen à parcourir tous les espaces et à remonter le temps : très vite il ressent le besoin de sortir de son univers connu et de sa propre culture. Le voyage dans le Pacifique lui

a déjà donné l'opportunité de découvrir un monde lointain et perdu, de retrouver les formes primitives de l'identité et de la culture d'un peuple, son histoire, ses coutumes, sa langue, sa musique, son sentiment du sacré, origines laminées par l'occidentalisation, paradis perdu par l'irruption du catholicisme et de l'idée du péché. Cette quête des origines se poursuit lors de son séjour en Chine avec, ici encore, une remontée dans le temps : pour magnifier le système impérial, il fabrique une parfaite construction intellectuelle d'une organisation idéologique, politique et sociale intemporelle dont la codification et l'étiquette génèrent un esthétisme propice à la création littéraire (*Le Fils du Ciel*, René Leys).

*« L'immense et unique personnage de tout mon premier livre sur la Chine sera l'Empereur. Tout sera passé par lui, pour lui, à travers lui. Exotisme impérial, hautain, aristocratique, légendaire, ancestral et raffiné. Car tout en Chine redevient sa chose. Il est partout, il sent tout et peut tout »* (Lettre à son épouse du 31 juillet 1909).

La remontée dans le temps ouverte par l'archéologie lui donne accès aux racines de la civilisation chinoise avant qu'elle n'ait été appauvrie par des apports étrangers :

*« Qu'on s'entende bien. Le mot « chinois », malgré un si vaste empire, vingt-deux dynasties, des bousculades et des tempêtes et des conquêtes étranges, désigne un groupe d'idées, d'hommes et de choses aisément restreint, aisément définissable. Appelons chinois tout ce qui est contenu dans le développement obstiné des « cent Familles » de la vallée de la Wei. Tout le reste en dépend. C'est une Chine enclose, non méridionale, sculptée et fouillée dans le loess, patriarcale, minutieuse, réglée, définitive déjà, déjà impériale. Cela, c'est le pur élément chinois »* (*Peintures*, 21 décembre 1911).

Il n'hésite pas, alors que l'empire vacille, à dénoncer les « Modernes » cherchant les voies d'une transformation du pays dans la copie de l'occident, ou ces jeunes chinois qui partent au Japon pour étudier la façon dont l'ère Meiji avait transformé le pays. Victor Segalen, n'était pas tant conservateur qu'un réactionnaire convaincu, conscient de l'écroulement du monde classique, mais refusant de participer à sa transformation. De même, dans ses études de la statuaire, il dénonce les apports du bouddhisme « étranger » et glorifie l'art profane de la Chine antique :

*« A Longmen, là-même où les statues pieuses sont les plus typiques dans leur médiocrité, c'est là, en pleine paroi, que deux larges bas-reliefs attestent merveilleusement l'existence, au 7ème siècle de l'ère chrétienne, d'une tradition plus ancienne qui ne devait rien au bouddhisme...ceci est vraiment la figuration maitresse d'un art sûr de lui-même, solide dans sa tradition, la dominant de sa propre réalité, de son accompli, de son classicisme sans emprunt. Cela suppose de longs siècles d'apprentissages. Cela ne doit rien aux idées ni aux formes bouddhiques, ni à ses apôtres, ni à ses ouvriers. C'est un moment de la Chine profane, resté pur malgré les apports étrangers »* (*Feuilles de route*, 17 avril 1914) ... *Tout ce qui n'est pas bouddhiste, en particulier les lions et certains décors, m'a montré la beauté profonde de la sculpture chinoise antique. La prédication bouddhique à la Chine, sous sa triple forme, morale, picturale et statuaire, fut pour l'empire civilisé, cultivé dans ses moindres champs humains, une dégradation de la pensée et de l'art... un romantisme sentimental* (22 février 2014).



Ses études de la peinture chinoise le mène à un degré supplémentaire dans sa démarche « réactionnaire » : remontant aux pures formes chinoises, il invente et décrit une peinture mythique, antérieure au bouddhisme, au taoïsme et au confucianisme, une peinture primitive née de l'imaginaire et qu'il transcrit dans ce qu'il nomme lui-même « les reflets d'une Chine d'arrière- monde ».



Victor Segalen en 1910 dans son bureau à Pékin

\*

Par ses visions de mondes perdus, Segalen revendique la supériorité de la « Clairvoyance » sur la « Connaissance », clef de ce qu'il décrit comme « l'ascendante Beauté ». Cet esthétisme de portée mystique s'affirme dans la controverse qui l'oppose à Paul Claudel. Leur première rencontre avait eu lieu à Tianjin en juin 1909, sans chaleur :

*« Froid et aimable d'abord, plus aimable que froid. Tête ronde, yeux porcelaine très vifs ; menton et bouche empâtés... Claudel m'apprend qu'il ne sait pas un mot de chinois... Son maître, son sauveur, son guide, son déclencheur, l'initié qui le fit voir, entendre et sentir, ce fut Arthur Rimbaud. L'entrevue s'acheva par une poignée de mains un peu grasse et molle ».*

Tout au long de sa vie, Segalen professe une grande admiration pour l'œuvre de son aîné mais la critique



de son idéologie va croissante. Plus il affirme son souci du Divers et de l'Ailleurs, plus il considère Claudel comme son véritable interlocuteur, celui qui a perçu la nécessité d'une transcendance mais en lui apportant une solution erronée, la religion. L'attaque de Victor Segalen est formulée en janvier 1915 dans une longue lettre où il pose le choix blasphématoire entre l'homme et Dieu.

*« Malgré un plein abandon à vos œuvres, je vous dois de m'expliquer sans détour sur un point considérable : le sentiment religieux, catholique. J'ai été élevé dans une sorte de catholicisme. Depuis quinze ans, je vais d'instinct vers un anticatholicisme. Par un paradoxe un peu satanique, je trouve en votre œuvre l'un de mes meilleurs appuis. Elle me livre en effet, avec une richesse, une puissance non pareille, tout l'arrière-monde et le poignant mystérieux humain sans quoi je me jetterais au cou de n'importe quelle croyance. C'est vous dire qu'un des plus fervents spectateurs de vos œuvres est en même temps l'un des plus hétérodoxes et transfuges amis de votre âme... Je suis conduit à une sorte de blasphème, que l'étonnant pouvoir humain que vous montrez à célébrer le divin, m'écarte d'autant plus de Dieu qu'il me rapproche de l'homme qui le chante ».*

Dans sa réponse, Claudel, piqué au vif, met Segalen au défi, au-delà de son anticatholicisme déclaré, de lui dire les convictions profondes qui sont les siennes. Segalen voit dans cette brèche ouverte la possibilité de lui faire une véritable déclaration de Foi en la Beauté qui peut être considérée comme l'aboutissement de sa démarche.

*« J'ai passé, à plusieurs reprises, par des mois de défaillance vide d'où tout sentiment, tout réconfort, sans exception, me fuyaient. C'est alors que j'ai pesé en moi la valeur ou non de l'Existence Divine, chrétienne ou autre, et du « sacrifice », et du devoir, et du sentiment social ou familial ; je les ai trouvées nuls et sans effets. C'est dans ce vide que m'est venu sauver le seul amour de la Beauté... Je sais que cela reviendra encore et de quoi je devrai de nouveau attendre le salut... Une Foi tout entière esthétique, une recherche exclusive de la Beauté, un désir permanent de tendre partout à la Beauté, d'en réaliser un reflet dans ses pensées, dans ses actes, surtout dans ses œuvres - et cela, sans jamais prétendre à embrasser, ni déterminer, ni fixer la Beauté ».*

Les deux protagonistes s'affronteront une dernière fois en tentant de trouver un arbitrage par le biais d'Arthur Rimbaud. Claudel voit dans celui-ci un mystique à l'état sauvage, un « voyant » à la recherche de Dieu qu'il aurait fini par trouver au seuil de la mort. Segalen convient de cette Clairvoyance mais, pour lui, la lumière, ainsi apparue, n'est pas celle du Dieu des chrétiens.

*« Je tire de son œuvre, et même de sa vie, un enseignement considérable. Des pages de vous m'ont semblé définir de façon décisive sa nature de « voyant ». Mais qu'a-t-il vu ? Je ne puis trouver dans son œuvre aucune réponse qui s'affirme catholique. Rimbaud a exprimé plus que tout l'indéfinie angoisse humaine aux prises avec la connaissance. Pouvons-nous appeler cette angoisse une appétition vers un Dieu défini et dogmatique ? ».*

En même temps qu'il abordait les rivages de la Beauté Divine, Segalen termine le voyage entrepris près de 20 ans plus tôt. La première guerre mondiale et sa dernière expédition en Chine ne sont que l'accumulation de désillusions face à l'implacable réalité. Après avoir été au front en tant que médecin militaire, il est cantonné à l'arrière, presque indifférent désormais à l'effroyable carnage. Ses projets de création d'un musée en Chine ne sont plus d'actualité. Sa mission de 1917 est aussi la fin du rêve chinois qui a alimenté son œuvre pendant dix ans. La naissance de la république, l'échec de Yuan Shikai pour rétablir l'empire, l'orientation de la société vers la modernité sont autant d'évolutions qui brouillent l'image façonnée pour servir de cadre à la création littéraire.

*« La Chine, pour moi, est close, sucée. De plus en plus, en étreignant jalousement mon butin (qui n'est pas fait seulement de porcelaines et de laques), je m'en sépare, je m'en retire, je m'en vais ».* (Lettre à son épouse, 9 juin 1917)

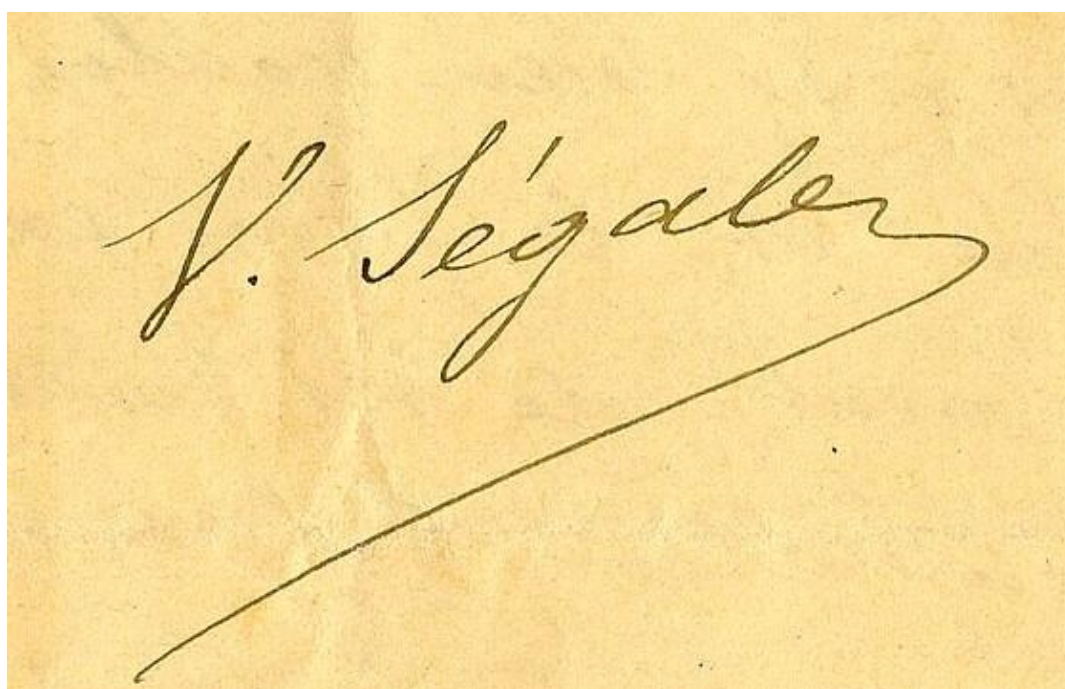
Son splendide ouvrage *« René Leys »*, peaufiné depuis 1911 et qu'il termine à l'été 1916 - il sera édité en 1922 après sa mort - est déjà le livre de l'échec et de la dérision et marque aussi un véritable essoufflement de la création chez l'écrivain. Après avoir été, pendant plus de quinze ans, l'entrepreneur d'une véritable usine de projets littéraires sous toutes leurs formes, Segalen, arrivé au sommet de ses réflexions, découvre peu à peu une forme de vide. La dernière tentative naît, en 1917, de sa rencontre en Chine avec Gustave Charles Toussaint qui l'initie à la culture tibétaine. Il met à profit un séjour à Hanoi, en août et septembre 1917, pour lire tout ce qu'il peut trouver sur le sujet à la bibliothèque de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Il travaille tout au long de 1918 à la rédaction de ce dernier ouvrage *« Thibet »*, long poème-testament où il exalte, une dernière fois, la différence, le refus du nivellement, le culte de l'aristocratie, en développant aussi le thème de l'inaccessibilité : le Tibet est bien le pays où l'on arrive jamais, le pèlerinage entrepris non pas pour un objectif hors de tout atteinte mais pour être la source d'une « vie spirituelle vraie » (Henry Bouillier).

L'essoufflement de la veine créatrice va de pair avec un effondrement physique. Epuisé par sa vie d'« exote », Segalen entre en état dépressif et s'isole peu à peu des amis et des correspondants qui étaient, jadis, ses meilleurs excitants. Il renonce à revoir Claudel de qui il n'attend plus rien (celui-ci, quelque peu traîtreusement, lui écrit une dernière lettre un mois avant sa mort : *« adieu Cher Segalen, et soyez sûr que Dieu est déjà avec vous dans votre chambre de malade »*). Il s'enferme volontairement dans l'affection de son épouse Yvonne et d'une amie de celle-ci, Hélène Hippert, à qui il consacre ses derniers émois. Ici encore, l'amour tout platonique qu'il ressent pour Hélène s'inscrit dans ce monde inaccessible qui se referme lentement sur lui alors que ses forces l'abandonnent. Il dresse, en médecin éclairé qu'il demeure, le diagnostic de ce mal qui l'emporte dans une dernière lettre à son ami, Jean Lartigue, le 21 avril 1919 : *« Pour parler net, de moi à toi, sans revenir en arrière et sans anticiper, je poserai ce qui est mon mal. Crois-moi sur parole. Je suis lâchement trahi par mon corps. Voici longtemps qu'il m'inquiète, mais il m'obéissait pourtant et je l'ai trainé dans pas mal de randonnées qui, en apparence, n'étaient pas faites pour lui. Depuis cinq ou six ans, c'était au prix d'une énergie spontanée mais consciente ; d'une usure, sans réparation. Mon*

*entraîn pouvait donner le change. Il n'allait pas sans une angoisse secrète. Je sais maintenant que j'avais raison. M'arrêter plus tôt eût été tomber plus tôt. Si jamais tu y as songé, je démens que la drogue soit le moins du monde incriminable... Je n'ai aucune maladie connue, reçue, décelable. Et cependant, tout se passe comme si j'étais gravement atteint. Je ne me pèse plus, je ne m'occupe plus de remèdes. Je constate simplement que la vie s'éloigne de moi ».*

Un mois après, Segalen meurt, seul dans la forêt d'Huelgoat, d'une blessure au pied. Il a tenté de se faire un garrot, est tombé sans doute en syncope et s'est vidé de son sang, sans force apparemment pour se garder en vie.

Dans les années qui suivent, seuls son épouse et son ami Jean Lartigue tentent de le sauver de l'oubli en publiant certains de ses écrits à titre posthume. Claudel, Saint John Perse et les milieux littéraires de son temps ne font rien pour que vivent sa mémoire et son œuvre, ne voyant en lui qu'un rival et non un égal. La revanche de Segalen vient 50 ans plus tard quand le travail d'exhumation de ses œuvres entrepris par sa fille et quelques spécialistes (Henry Bouillier, Gilles Manceron, Vadime Elisseeff) le font connaître de la génération qui suit la seconde guerre mondiale, qui ne retient ni ses erreurs de jugement sur le monde en mutation profonde qui était le sien ni l'esprit farouchement réactionnaire qui l'animait. Acceptant le caractère paradoxal du personnage et de son œuvre, elle privilégie en lui un des grands précurseurs de la pensée moderne, qui misait sur la diversité du monde et le respect des cultures et des civilisations et qui luttait contre toute forme d'hégémonie et de pensée unique. En ce 21ème siècle, cent ans après sa mort, plus que jamais, Segalen est un phare pour les jeunes générations.

A photograph of a handwritten signature in dark ink on a piece of aged, yellowish paper. The signature is written in a fluid, cursive script and reads "V. Segalen". The ink is dark and the paper shows signs of age with some texture and slight discoloration.

## Œuvres de Victor Segalen

Victor Segalen, œuvres complètes (Édition établie par Henry Bouillier), en 2 vol. Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995.

**Volume I :** *Cycle des apprentissages* (*Les Cliniciens ès lettres, Les synesthésies et l'école symboliste, Essai sur soi-même, Journal de voyage*) ; *Cycle polynésien* (*Les Immémoriaux, Gauguin dans son dernier décor, Le Maître-du-Jouir, Hommage à Gauguin, La Marche du feu, Penser païens, Journal des îles, Le Double Rimbaud, Vers les sinistrés, Hommage à Saint-Pol-Roux*) ; *Cycle musical et orphique* (*Voix mortes : musiques maories, Dans un monde sonore, Siddhârtha, Entretiens avec Debussy, Orphée-Roi, Gustave Moreau maître imagier de l'orphisme, Quelques musées par le monde*) ; *Cycle des ailleurs et du bord du chemin* (*Essai sur l'exotisme, Essai sur le mystérieux, Imaginaires, Un grand fleuve, Briques et tuiles, Feuilles de route*).

**Volume II :** *Cycle chinois* (*Stèles, Peintures, Le Fils du Ciel, Équipée, René Leys, Odes, Thibet, Le Combat pour le sol, Lettre X, Sites*) ; *Cycle archéologique et sinologique* (*Chine. La Grande Statuaire, les origines de la statuaire de Chine, Chez le Président de la République Chinoise, Une Conversation avec Yuan-Che-K'ai, Rapport de M. Victor Segalen sur les résultats archéologiques de la mission Voisins, Lartigue et Segalen, Premier exposé des résultats archéologiques de la mission Voisins, Lartigue et Segalen, Sépultures des dynasties chinoises du Sud, Le Tombeau du Fils du Roi Wou, La Queste à la Licorne*).

Victor Segalen, Correspondance, en 2 vol., Paris, Fayard, 2004

Volume I : 1893 – 1912 (1294 p.)

Volume II : 1912 – 1919 (1270 p.)



Victor Segalen, Gilbert de Voisins et un sous-préfet chinois, au Sichuan, à l'entrée de la tombe d'une princesse chinoise du III<sup>e</sup> siècle, le 3 avril 1914.



## NECROLOGIE

Le vendredi 28 novembre un hommage était rendu en l'église Saint-Louis, de PAU à Louis-Henri Sallenave, décédé dans sa 95 e année en présence de nombreux Académiciens.

Louis Sallenave était issu d'une vieille famille béarnaise dont les racines se situent à Lucq de Béarn. Élève au lycée Louis Barthou, sa carrière professionnelle le ramènera vers le commerce familial qui comptait à l'époque une cinquantaine d'employés. Il fut également administrateur de la caisse d'épargne de Pau.

C'est aussi un homme épris de culture, grand connaisseur de la montagne et pyrénéiste qui possédait une bibliothèque très riche d'ouvrages sur le Béarn donc il a versé une grande partie aux archives municipales. Il publiera du reste en 2001 un ouvrage, intitulé : « un siècle à Pau en Béarn » et puis un ouvrage magnifiquement illustré, consacrée aux pionniers de l'aviation, les frères Wright, publié en 2007, chez Marrimpouey.



Enfin, il faut signaler qu'il fut pendant près de neuf ans Secrétaire général de l'Académie Béarn à laquelle il vouait une affection particulière. Il participera d'ailleurs activement au dictionnaire biographique du Béarn publié par l'académie en 2016.

Le père Dufau célébrant la mémoire du défunt dans une homélie, remarquée dira : « il a fallu son entrée à l'Académie de Béarn, pour que l'on puisse entendre : « vous voici en pleine lumière, petit Louis (c'était son surnom affectueux) vous êtes un grand. »

Ce grand marcheur, ce randonneur, cet homme simple et secret, nous a maintenant quittés et il continue sa marche dans la mémoire de ceux qui l'ont connu, l'Académie de Béarn, présente à ses enfants, à ses petits-enfants, à sa famille, ses profondes condoléances et ses sentiments attristés.